

2012

La place et le rôle de la mère dans la construction identitaire de Ken dans Le baobab fou de Ken Bugul

Natacha Jeudy

Louisiana State University and Agricultural and Mechanical College

Follow this and additional works at: https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool_theses



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Jeudy, Natacha, "La place et le rôle de la mère dans la construction identitaire de Ken dans Le baobab fou de Ken Bugul" (2012). *LSU Master's Theses*. 2265.

https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool_theses/2265

This Thesis is brought to you for free and open access by the Graduate School at LSU Digital Commons. It has been accepted for inclusion in LSU Master's Theses by an authorized graduate school editor of LSU Digital Commons. For more information, please contact gradetd@lsu.edu.

LA PLACE ET LE RÔLE DE LA MÈRE DANS LA CONSTRUCTION IDENTITAIRE DE
KEN DANS LE BAOBAB FOU DE KEN BUGUL

A Thesis

Submitted to the Graduate Faculty of the
Louisiana State University and
Agricultural and Mechanical College
in partial fulfillment of the
requirements for the degree of
Master of Arts

in

The Department of French Studies

by

Natacha Jeudy

Licence L.L.C.E Anglais, Faculté des Lettres de Poitiers, 2009

December 2012

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tous les membres de mon comité pour m'avoir soutenu durant ce projet de recherche et d'écriture. Merci à Dr. Peters pour ses nombreux commentaires et conseils, pour sa gentillesse et positivité. Merci à Dr. Ngandu de m'avoir si gentiment ouvert la porte de son bureau pour répondre à mes questions et guider ma réflexion. Merci à Dr. Yeager pour ses suggestions et commentaires. Je tiens aussi à remercier Dr. Jensen qui, à travers sa connaissance incontestable sur les relations mères/filles, a su me conseiller à de nombreuses reprises.

Mais ma gratitude s'étend aussi à John. Thank you for being such a wonderful husband, for your support and your patience. Et merci à mon petit prince, Noah... d'avoir si rapidement appris à faire ses nuits, moment crucial pour la réalisation de ce mémoire.

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS	ii
ABSTRACT.....	iv
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 : MATERNITÉ vs. FÉMINITÉ : UN CONFLIT INTÉRIEUR NAISSANT DANS LA « PRÉ-HISTOIRE DE KEN ».....	6
1.1 La mère / femme mouride entre en contradiction dans la « Pré-histoire de Ken ».....	6
1.2 L'école française : de la femme « africaine » à la femme « européenne» ?.....	11
1.3 La représentation de la mère dans la « Pré-histoire de Ken ».....	18
CHAPITRE 2 : LA MÈRE : L'ABSENTE LA PLUS PRÉSENTE DANS « L'HISTOIRE DE KEN ».....	25
2.1 La séparation : un mal-vécu par Ken.....	26
2.2 L'exil	32
2.3 Les conséquences de l'abandon maternel.....	40
CHAPITRE 3 : TROUVER SA VOIX / E DANS UN ESPACE FÉMININ EN DEVENIR.....	47
3.1 <u>Mes hommes à moi</u> : un roman tout aussi dérangeant que <u>Le baobab fou</u>	49
3.2 Et le père dans tout ça ?.....	59
CONCLUSION.....	66
BIBLIOGRAPHIE	69
ANNEXE : RÉSUMÉS DE <u>LE BAOBAB FOU</u> ET DE <u>MES HOMMES À MOI</u>	72
VITA.....	78

ABSTRACT

At a time when francophone women writers are hardly published, the Senegalese author Ken Bugul becomes the talk of the town with her 1982 novel Le baobab fou. At this point, not only is she becoming a francophone literary precursor to other francophone writers, she also imposes a style which explores and contradicts traditional views. Indeed from the beginning of the story in rural Senegal where the mother is traditionally defined and held responsible for educating her children so that the tradition can endure, Ken has to face her mother's disappearance when she is just a child. The lack of a maternal figure pushes Ken to seek comfort in the French colonial system and to choose self-exile in Europe. The first part of the novel "Pré-histoire de Ken" points out the birth of Ken's confused identity with the mother's abandonment acting as the principal trigger. My first chapter therefore analyzes the traditional role of the mother and Ken's hybrid identity. This leads to the second chapter which discusses Ken's exile in "Histoire de Ken", the second part of the novel. Ken's maternal quest ends up being a disillusioning journey where she falls into total decline, exploring many taboos including prostitution and drugs. My second chapter demonstrates that the absent mother is what defines Le baobab fou. Thus, it is interesting to look at a different novel from Ken Bugul – Mes hommes à moi – to examine once again the mother/daughter relationship. The third chapter compares the similarities and differences of this relationship as portrayed in the two novels but also includes the father figure to whom Bugul gives a bigger part in her latest work.

INTRODUCTION

Many daughters live in rage at their mothers for having accepted, too readily and passively, “whatever comes.” A mother’s victimization does not merely humiliate her, it mutilates the daughter who watches her for clues as to what it means to be a woman. Like the traditional foot-bound Chinese women, she passes on her own affliction. The mother’s self-hatred and low expectations are the binding-rags for the psyche of the daughter. (Rich 243)

La relation mère / fille qu’établit Rich ici souligne la culpabilité maternelle – et la douleur que ressent l’enfant – qui s’installe et qui restreint la mère dans un univers masculin où sa féminité se retrouve réduite au silence. Ainsi, la mère qui se sent à la fois coupable et responsable transmet ses propres sentiments à sa fille, ce qui force l’enfant à s’identifier à sa mère à travers la faiblesse et non la force (Rich 244). Cette pression sociale place la mère dans une situation où il lui devient impossible et impensable de se battre pour sa fille, préférant l’indifférence et même l’abandon à la maternité. L’enfant se retrouve alors sans mère et comme le souligne Rich « the woman who has felt “unmothered” may seek mothers all her life – may even seek them in men » (242). Qu’en est-il donc d’une enfant qui se retrouve privée d’une mère ? Que se passe-t-il au niveau de la construction identitaire si une mère décide de ne pas se lier à sa fille et de ne pas partager avec elle ni histoire, ni affection ? Comment est-il possible alors pour cette jeune fille de se construire une identité si elle ne possède aucun repère, aucune structure ?

Autant de questions qui expliquent l’intérêt de cette thèse pour le roman de Ken Bugul : Le baobab fou. En effet, cette œuvre fait le portrait succinct d’une femme qui en faisant le choix de fuir son rôle de mère empêche sa fille – Ken – de se construire une identité, ce qui va la pousser à se lancer sans relâche dans une quête où l’objectif final est de retrouver cette mère perdue. En réfutant sa place parmi les siens et en revenant sur sa relation avec sa mère, Ken finit par s’interroger sur le rôle de la structure familiale et patriarcale d’un point de vue traditionnel.

En effet, Le baobab fou,¹ roman écrit par Ken Bugul² et publié en 1984, dépeint la vie de Ken, jeune femme sénégalaise qui, incapable de comprendre pourquoi elle a été arrachée à sa mère, se persuade que personne ne veut d'elle.³ Ainsi, l'histoire raconte la longue et douloureuse quête identitaire d'une jeune femme qui quitte son pays natal pour s'installer en Belgique. Cette recherche s'oppose rapidement aux normes sociales qu'elle rencontre et pousse Ken à tomber inévitablement dans la déchéance. La narration première qui se concentre sur l'exil de Ken se transforme rapidement en une descente aux enfers où la protagoniste tombe dans l'univers de la prostitution et explore de nombreuses drogues. Le fil de lecture de cette œuvre se positionne dès l'ouverture du roman où commence le long et périlleux chemin que va parcourir la narratrice, depuis sa naissance dans la région du Ndoucoumane⁴ au Sénégal, jusqu'à son départ pour « La Terre Promise » (Le baobab fou 35). Le baobab fou dépeint la mère de Ken comme un être irresponsable qui abandonne sa fille. Tandis que les premières pages de la « pré-histoire de Ken » dévoilent la problématique de la mère et le besoin vital pour Ken de s'en éloigner, son séjour en Belgique – narré dans « l'histoire de Ken » – décrit une nostalgie de la mère qui finit par devenir une réelle obsession. En se voyant attribuer une bourse d'étude pour aller étudier en Europe, son rêve de pouvoir s'assimiler à la population européenne et de pouvoir enfin s'identifier à quelqu'un, semble être réalisable. Cependant, cette quête identitaire la pousse à questionner son passé ainsi que la non-construction de son individualité.

¹ Pour un résumé complet de l'intrigue de Le baobab fou, voir annexe.

² Afin de ne pas confondre Ken Bugul – auteure – et Ken – narratrice, ce mémoire ne fera aucune référence à Ken Bugul sans qu'il ne soit mentionné qu'il s'agit de l'auteure. Ainsi, l'utilisation du prénom Ken sera strictement utilisée pour faire référence à la narratrice.

³ On notera ici que le vrai nom de Ken Bugul est Marietou Mbaye. Lorsqu'elle publie son premier roman, elle se voit dans l'obligation de trouver un pseudonyme pour se protéger elle-même mais aussi sa famille des représailles que pourrait lui attirer la publication de Le baobab fou. Ainsi, elle choisit le pseudonyme de *Ken Bugul* qui, en Wolof, signifie « personne ne veut ».

⁴ Le Ndoucoumane est une région à l'ouest du Sénégal.

Ainsi, la lecture de Le baobab fou pousse le lecteur à rentrer dans un espace intime et personnel où l'écrivaine elle-même, c'est-à-dire Ken Bugul, met en scène un jeu de masques. En effet, son écriture se confond alors avec la voix de sa narratrice, Ken, et crée une ambiguïté pour le lecteur qui voit la frontière entre la fiction et la réalité s'estomper. Cependant, soulignons que Ken Bugul, en tant qu'auteur, n'établit à aucun moment de pacte autobiographique avec le lecteur et laisse la parole à son personnage principal qui peut ainsi se livrer au regard du public et de la critique. Ken Bugul se donne alors une plus grande liberté dans l'acte d'écriture et dans le choix des sujets traités. Cela permet à l'auteure de se détacher de toutes responsabilités lorsque sa narratrice expose sa sexualité et la question de l'avortement par exemple.

L'objectif de ce mémoire est donc d'interroger la narratrice de Le baobab fou afin de faire émerger les raisons de son mal-être. Bien que de nombreux événements de la vie de Ken peuvent ici répondre à cette question, la place de la mère et son rôle pourtant secondaire à l'histoire nous servirons de point de départ pour comprendre le comportement de Ken.

Il est vrai que la figure maternelle de Le baobab fou demeure un sujet d'analyse populaire, mais ce qu'omettent souvent les études écrites sur cette place faite à la maternité, se retrouvera dans cette thèse. En effet, la problématique de ce mémoire tournera autour de la recherche identitaire de la narratrice de Le baobab fou, mais aussi autour de l'idée première que, les accusations qui tiennent la mère comme responsable de la descente aux enfers de Ken, lui permettent de faire passer un message bien plus grand – message qui la conduit à redimensionner l'illusion parfaite transmise par la famille traditionnelle. En effet, comment le rôle de la mère peut-il avoir un impact si important sur le psychisme de Ken, si ce n'est qu'il lui permet d'étendre sa critique sur le monde traditionnel, que ce soit vis-à-vis de la famille ou même de sa

place en tant que jeune fille ? Ainsi, quel est le message qu'essaie de faire passer Ken à travers la description si négative et accusatrice de la mère ?

Pour répondre à ces questions, le premier chapitre de ce mémoire tentera de définir la place et le rôle de la mère dans la « pré-histoire de Ken ». La narration de cette genèse décrit une famille traditionnelle qui va devoir faire face à de nombreux bouleversements. Il sera important de s'arrêter sur l'approche traditionnelle de la maternité comme elle est perçue et définie au sein de la confrérie des Mourides⁵ et avec laquelle Ken Bugul s'affilie : « Je suis musulmane mouride, croyante, et ça me convient » (Bugul, Bourget, d'Almeida 359). Ainsi, la remise en question de la maternité d'un point de vue traditionnel va amener le narrateur à redéfinir l'espace d'origine dans lequel la femme se trouve et à présenter la mère comme seule responsable de la souffrance de Ken. Cette désolation sera l'occasion de comprendre et d'analyser, dans le deuxième chapitre, la fuite de Ken et les conséquences de ce vide sur son identité, sa chute et sa déchéance physique et spirituelle. En suivant le chemin quelque peu tumultueux de Ken, on tachera de répondre aux questions qu'elle se pose, à savoir « pourquoi la mère était-elle partie ? ».

La figure maternelle, bien que physiquement absente de la deuxième partie du roman – « l'histoire de Ken » – devient un leit-motif qui hante non seulement Le baobab fou mais aussi une majorité des œuvres écrites par Ken Bugul. Ainsi, pour la dernière partie de ce mémoire, on introduira Mes hommes à moi – œuvre de Ken Bugul publiée en 2008 – qui retrace la vie de Dior, femme sénégalaise qui vit en France et qui exhume les fantômes de son passé, dont encore

⁵ La confrérie des Mourides (ou le mouridisme) est importante au sein de la culture africaine et plus précisément chez les Wolof. Le mouridisme a été fondé par Cheick Amadou Bamba en 1883. Comme l'explique Ken Bugul dans une interview, le mouridisme prêche la soumission totale du croyant à un leader spirituel (marabout ou Sérigne). Ken Bugul se qualifie elle-même de « musulmane mouride ». Pour elle, « c'est une religion mais en même temps c'est une culture parce qu'il y a tout un nombre de comportements qui ne sont pas des pratiques religieuses, mais des civilités, des pratiques sociales » (Bugul, Bourget, d'Almeida 359). Tous les ans, un pèlerinage s'effectue à Touba, ville choisie par Cheick Amadou Bamba pour servir de cité musulmane modèle (Bugul, Bourget, d'Almeida 357).

une fois celui de la mère. En comparant les deux œuvres, on mettra en avant le fait qu'en mettant la mère au premier plan de ses histoires, Bugul s'attaque à un problème bien plus complexe qui va à l'encontre du système patriarcal qui est censé la définir, se permettant alors de critiquer un système de valeurs pourtant ancré dans la société mouride traditionnelle qui prive la femme de sa voie/x féminine, cette dernière se trouvant amputée de son corps et de son individualité.

Ainsi, cette étude soulignera à plusieurs reprises la difficulté pour Ken de narrer une histoire si personnelle. En accusant ouvertement ses racines et donc les personnes qui se trouvent au centre de ses pensées, Bugul offre, comme on le découvrira, un tout autre regard sur l'écriture francophone féminine en reliant la maternité à l'identité de ses narratrices, acte audacieux qui lui permet de se confronter à ses propres démons.

CHAPITRE 1 :

MATERNITÉ vs. FÉMINITÉ : UN CONFLIT INTÉRIEUR NAISSANT DANS LA

« PRÉ-HISTOIRE DE KEN »

Dans ce chapitre, il s'agira d'analyser dans un premier temps la place de la femme et sa relation avec la maternité dans un pays comme le Sénégal au XX^{ème} siècle. La mère de Ken, bien que dépeinte comme femme mouride à travers les premières pages du roman, fera l'objet de contradiction en défiant les systèmes de valeur familiaux du mouridisme face à des forces extérieures. Cette succincte étude de la maternité ne se fera donc pas sans l'introduction de la colonisation, qui comme il sera souligné, joue un rôle essentiel dans le conflit identitaire que forme l'opposition entre la femme comme objet et la femme active en pleine recherche de son individualité. Selon cette histoire coloniale, on examinera l'établissement d'un système éducatif qui s'avère tout d'abord trompeur pour la femme – cette dernière espérant trouver dans l'école un moyen de se défaire de ses obligations maritales. En s'arrêtant donc sur l'influence de l'éducation coloniale, on comprendra dans un second temps, la difficulté pour une femme comme Ken de se construire une identité où maternité et féminité se côtoient, c'est-à-dire où modernité et tradition cohabitent. Enfin, il s'agira de mettre en relation cette complexité identitaire avec la narration de la genèse de Ken, qui dès l'incipit de son roman aborde un malaise réel lié à la mère, qui se trouve dans l'incapacité d'inculquer à Ken les normes de conduite à suivre dans son environnement familial traditionnel.

1.1 La mère / femme mouride entre en contradiction dans la « Pré-histoire de Ken »

Dans son article intitulé « Le *dahira* de Mam Diarra Bousso à Mbacké », Eva Evers Rosander souligne que, « la femme [mouride] a comme mère un incontestable statut et même une certaine autorité, ce qui n'est pas le cas des femmes sans enfant ». Ainsi, contrairement aux

idées reçues, la femme – qui répond aux statuts de mère et d'épouse – se voit en possession d'un certain pouvoir et de certains droits, qui lui sont néanmoins interdits de reproduire en dehors du cercle familial car il n'est pas pensable pour une femme d'exister seulement pour qui elle est. De ce fait, il est impossible de mentionner le rapport des femmes à la maternité sans mentionner le rôle de l'homme qui place la femme mouride aux marges de la société si elle n'est pas mère. Le fait même que la femme ne soit pas maîtresse de sa propre féminité, montre que bien souvent maternité et mariage sont fortement liés et que les deux concepts l'emprisonnent dans une structure oppressante. Car comme l'illustre Rosander, l'identité mouride de la femme se retrouve enfouie sous des responsabilités, ce qui fait que

le destin d'un enfant dépend entièrement du comportement moral de la mère. Ceci pèse sur les épaules de la mère seule responsable des actes de ses enfants, de leur succès ou de leur échec dans la vie. Par ailleurs, la bonne ou la mauvaise influence du père sur les enfants, tenant à son propre comportement, est réduite à néant. Ici le lignage du père n'est pas pris en considération, mais ce sont la moralité et les responsabilités sociales de la femme qui semblent bien plus importantes que celles de l'homme. (165)

Ainsi, dans une culture mouride où il lui est difficile de se faire entendre et de donner son point de vue d'individu, la femme se retrouve facilement prise au piège, étant obligée de s'assujettir aux règles et traditions religieuses ce qui peut justifier dans ce cas-là le comportement qu'une femme traditionnelle se doit d'avoir et son attitude en tant que mère et épouse.

La complexité de la structure familiale se retrouve aussi à travers les systèmes de filiations que l'on nomme patrilinéaire et matrilinéaire. Ces systèmes influencent nettement le comportement d'un individu au sein d'une famille et définissent le rôle du père ou de la mère vis-à-vis des enfants. Et bien que ce mémoire ne s'attardera pas sur les différences entre les deux régimes, il est primordial ici d'en comprendre son importance dans la représentation de la famille mouride. Edwige Rude-Antoine les définit ainsi : « patrilinéaire – les enfants appartiennent à la

famille de leur père –, matrilinéaire – l'autorité paternelle est exercée par le frère de la femme, l'oncle maternel. Le père biologique aura ainsi ce rôle à l'égard de ses propres neveux » (145). Ainsi, à travers la description de la mère mouride dans Le baobab fou, on retrouve un système matrilinéaire⁶ et alors que Ken grandit dans un environnement où la mère possède un grand nombre de responsabilités, elle va devoir faire face à une filiation patrilinéaire en Europe et ainsi rentrer en contradiction avec ses racines.

Ainsi, dans ce contexte-ci, l'image de la femme se dessine très nettement dans sa relation avec l'homme qui la cloisonne dans un rôle de mère et d'épouse. Comme il le sera démontré plus loin dans ce chapitre, cela définit la mère de Ken dans la « pré-histoire de Ken » lorsque cette dernière se proclame comme seule responsable du comportement de ses enfants. Même si elle agit initialement comme une femme exemplaire en milieu mouride, ce n'est que par la suite, avec l'arrivée des français,⁷ que la femme et son rôle de mère dans la société va se modifier. La femme, centrale à l'histoire, va refuser de suivre ses obligations morale et sociale de mère en refusant de transmettre oralement à sa fille le comportement traditionnel qu'une jeune enfant doit suivre, poussant Ken à se tourner vers la colonisation. Comme l'explique Ken Bugul dans une interview de Carine Bourget et Irène Assiba d'Almeida, si elle choisit « l'assimilation occidentale » (360) pour son héroïne, c'est pour marquer l'emphase sur ce manque d'initiation et le besoin grandissant pour Ken de s'assimiler à la culture européenne qui comme elle l'espère pourra la diriger vers un monde meilleur.

⁶ De ce fait, dans Le baobab fou, le rôle de la grand-mère – bien qu'étant secondaire – a son importance dans la vie de Ken. Même si elle ne trouve pas la stabilité qu'elle recherche dans le personnage de la grand-mère, elle ne l'accuse pas de son mal-être comme elle le fait avec la mère.

⁷ Le Sénégal sera sous juridiction française dès 1855 lorsque le gouverneur Faidherbe s'impose à Saint-Louis. C'est ainsi que naît l'Afrique Occidentale Française. Ce ne sera qu'en 1960 que la colonie trouvera son indépendance. (Gellar 7-9)

Cependant, si la colonisation a pu constituer un moment d'espoir libérateur, par laquelle la femme traditionnelle a été remplacée par une femme colonisée, il faut dire que les résultats de cette substitution se sont avérés différents et d'autant plus complexe pour le sexe féminin. En effet, il ne faut pas oublier que dans un contexte colonial, cette ouverture sur le monde extérieur reste restreinte et minime et n'est possible qu'à condition que le gouvernement français garde le contrôle de sa colonie – contrôle qui s'effectue tout d'abord à travers l'établissement d'institutions religieuses ou/et éducatives.

Si l'on s'attarde donc tout d'abord sur la politique coloniale⁸ établie par les français lors de leur prise de pouvoir, on remarquera que le gouvernement se donne pour mission principale d'éduquer la population « indigène » pour parfaire sa domination sur sa colonie, en allant à la rencontre d'enfants comme Ken qu'il est alors facile de modeler selon ses envies. En se substituant à la mère, le gouvernement colonial – qui est d'ordre politique et économique – s'attaque à un tout autre domaine : celui de l'intime et du privé.

En renforçant sa politique sur l'éducation, le gouvernement français applique une doctrine forte et la population autochtone qui jusqu'au début de la colonisation ne se connaissait pas d'individualité quelconque, se voit offrir une éducation qu'elle pourra à son tour et de façon inconsciente retranscrire dans sa vie de tous les jours, engendrant ainsi une société nouvelle à l'image de l'Occident. Comme le souligne Cheikh Hamidou Kane dans L'Aventure Ambiguë,⁹

⁸ Cette politique – qui est différente de la politique ségrégationniste anglaise – s'appelle l'assimilation (Crowder 167). Avec la politique d'assimilation, le gouvernement français souhaite que les « indigènes » deviennent – après avoir acquis les bases de la culture française (que ce soit, la langue, l'écriture ou bien encore l'histoire) – des citoyens français. Cependant, cette politique connaît un certain nombre de limites, puisque dans un premier temps, elle ne sera applicable que dans « quatre communes » du Sénégal : Saint Louis, Gorée, Dakar, Rufisque. Ainsi, la colonie française du Sénégal est divisée entre les citoyens des « quatre communes » – qui se voient accordés la citoyenneté française – et le reste des habitants (Gellar 10).

⁹ Le roman L'aventure ambiguë est publié en 1961. Il narre l'histoire de Samba Diallo – jeune sénégalais qui vit sous le gouvernement colonial français – qui se voit confronté à l'éducation islamique mais aussi à l'éducation européenne. Cette opposition culturelle le pousse dans une quête identitaire profonde et spirituelle qui le force à se

« on commença, dans le continent noir, à comprendre que leur puissance véritable résidait, non point dans les canons du premier matin, mais dans ce qui suivait ces canons. L'école [...] mieux que le canon [...] pérennise la conquête. Le canon contraint les corps, l'école fascine les âmes » (60). Ainsi, à travers l'éducation et la jeunesse, les français dominant la population en la modelant non seulement pour qu'elle accepte la présence des colonisateurs mais aussi pour qu'elle mette en pratique ce qu'on lui enseigne, l'objectif de la France étant de produire des « 'French' Africans, whose loyalty to France and indifference to local nationalism would be assured » (Crowder 378). Dans le cas de Ken, le contrôle s'établit sans trop de complication puisque sa relation instable avec sa famille la pousse à suivre aveuglement les colonisateurs qui peuvent ainsi espérer assimiler toute une population à leur mode de vie européen, supprimant toutes attaches à leurs racines et traditions.

Ainsi, en convertissant une partie de la population au mode de vie européen, le gouvernement français peut prendre le contrôle de ses habitants plus facilement. En effet, Crowder note que « to government, education was indispensable to the functioning of their administration and of the commercial houses, for they could not afford to employ whites in subaltern posts » (369). Cet élan de générosité ne se fait donc pas sans arrière-pensée puisque sans l'approbation et le soutien des politiques français, la colonie n'aurait aucun employé ni même technicien. Cette situation n'étant pas envisageable et l'envoi d'européens en colonie n'étant pas souhaité, l'éducation devient indispensable (Crowder 374), éducation qu'il est nécessaire de donner aux femmes qui reproduiront naïvement ce qu'elles auront appris. En effet, le gouvernement français s'aperçoit que pour parfaire son pouvoir sur sa colonie, il lui faut éduquer la population, sans en exclure les femmes qui vont se voir attribuer une tâche

demander ce qu' « être africain » veut dire mais aussi à trouver un juste milieu où modernité et tradition peuvent cohabiter.

importante. Le sexe féminin et sa fonction reproductrice attirent les forces colonisatrices qui voient en la femme un objet à l'état pur qu'il est possible de modeler selon les besoins et les envies. Ainsi, l'expansion de l'école française à la femme n'a d'intérêt que purement économiques et politiques aux yeux des colonisateurs, dont le seul but est de remédier à ce qu'ils appellent « un continent barbare et primitif »¹⁰ (Crowder 10).

Cependant, ces femmes comme Ken vont apprendre à travers l'école française que leur individualité va au-delà de la maternité et que leur existence se situe en dehors du mariage et de la procréation même si, comme on examinera dans la partie suivante, l'intention première des colonisateurs n'est pas de libérer et de moderniser la femme mais plutôt de la confiner dans son identité d'épouse et de mère « chrétienne ».¹¹

1.2 L'école française : de la femme « africaine » à la femme « européenne » ?

Avec la création d'une École Normale pour institutrices en Afrique Occidentale Française (AOF) en 1938, la femme se voit offrir par le gouvernement français une indépendance sur le plan économique et professionnel. Ainsi comme le souligne Pascale Berthélémy dans son article sur les écoles normales d'institutrices en AOF et plus particulièrement sur celle située à Rufisque,¹² la femme peut « prétendre au même titre que les garçons, exercer un métier socialement reconnu et leur assurant une relative indépendance

¹⁰ « Many of them sincerely believed that Africa was a dark continent and that they were bringing the first light of civilisation to a benighted people, lost in primitive barbarity ». (Crowder 10)

¹¹ Paradoxalement, l'avancée du christianisme ne se fait pas aussi rapidement que celle de l'islam qui attire un grand nombre d'adeptes. D'après Crowder, « Christians advance was less spectacular, but considering that at the beginning of colonial occupation converts numbered less than fifty thousand, the estimated figure of 2,727,000 by the early fifties is impressive. [...] By the early fifties 34% of the population of West Africa was estimated to be Muslim, that is some 20,067,000 as against only 4.5% Christian » (356). La raison de cette différence s'explique dans la perception de deux religions. Bien que l'islam soit une religion extérieure au Sénégal, elle a su se présenter comme religion africaine, tandis que le christianisme a toujours souffert de son affiliation avec « l'homme blanc », la religion du colonisateur (Crowder 357). Tandis que les écoles coraniques n'ouvrent que très rarement leurs portes aux jeunes filles, les écoles françaises voient dans le sexe féminin la possibilité d'étendre le christianisme.

¹² Rufisque est une ville du Sénégal située à quelques kilomètres au sud-est de Dakar.

intellectuelle et financière » (371). Les tableaux ci-dessous¹³ représentent la répartition hebdomadaire de matières que les jeunes filles sénégalaises se doivent de suivre à l'École Normale de Rufisque en 1938 et en 1940. Afin d'être diplômées, il faut que les étudiantes suivent un certain nombre d'heures dans des domaines différents. Dans un premier temps, il y a l'étude des enseignements basiques – incluant le français, les mathématiques et l'écriture. Le reste des matières se regroupent dans deux catégories : l'apprentissage des valeurs morales républicaines et l'étude à travers les travaux pratiques.

Ainsi, si l'on compare les nombreuses différences dans la répartition des enseignements entre 1938 et 1940, on remarquera que les heures de l'enseignement moral se voient rajouter une demi-heure tandis que l'écriture disparaît du tableau. Les enseignements théoriques perdent de l'importance au profit des travaux pratiques mais comme le souligne Barthélémy :

La discipline, le contenu des cours, la priorité donnée à l'enseignement ménager, les idéaux prônés par les chansons et les cours de morale avaient pour objectif de répondre à l'ambition suivante : « L'école ne doit pas seulement instruire, elle doit surtout éduquer, préparer des femmes, des mères, soucieuses de leur dignité, de la santé morale et physique de leurs enfants, de l'économie de leur foyer. (385)

Tableau 1 : Matières Obligatoires pour les Jeunes Filles de Rufisque en 1938

	1 ^{ère} année	2 ^{ème} année	3 ^{ème} année	4 ^{ème} année
Morale	1h30	1h30	1h30	1h
Français	6h	6h	6h	6h
Mathématiques	3h	3h	3h	3h
Science physiques et naturelles	1h30	1h30	1h30	1h30
Histoire-géographie	1h30	1h30	1h30	1h30
Écriture	1/2h	1/2h	1/2h	1/2h
Dessin, musique et chant	4h	4h	4h	4h
Enseignement ménager	5h	5h	5h	5h
Pédagogie				1h
Éducation physique	3h	3h	3h	3h
TOTAL	26h	26h	26h	26h

¹³ Les tableaux qui suivent sont tous les deux tirés de l'article de Pascale Barthélémy intitulé La formation des Africaines à l'École Normale d'institutrices de l'AOF de 1938 à 1958 : Instruction ou Éducation ? (376-377)

Tableau 2 : Matières Obligatoires pour les Jeunes Filles de Rufisque en 1940

	1 ^{ère} année	2 ^{ème} année	3 ^{ème} année	4 ^{ème} année
Morale	2h	2h	2h	2h
Français	7h	7h	7h	7h
Mathématiques	3h	3h	3h	2h
Sciences physiques et naturelles	3h	3h	3h	2h
Histoire-géographie	2h	2h	2h	2h
Économie	1h	1h	1h	1h
Dessin, musique et chant	3h	3h	3h	3h
Enseignement ménager	8h	8h	8h	8h
Pédagogie				2h
Éducation physique	5h	5h	5h	5h
TOTAL	34h	34h	34h	34h

Cette formation professionnelle prend part à la transformation du rôle traditionnel maternel. Afin d'accéder à un statut d'individu qui la reconnaît comme femme à part entière, la femme doit connaître une mutation sociale : passer de la femme « africaine » soumise au monde patriarcale à la femme « européenne » semi-indépendante et éduquée. L'éducation occidentale lui permet donc de sortir du silence pour se voir offrir la possibilité de s'exprimer mais seulement de façon limitée. Comme le souligne d'Almeida,

When women started to go to school, their education was intended to turn out good wives and mothers, and they were never expected or trained to produce literary works. [...]The canon does not open voluntarily; it must be made to open. That is why I term what women writers have achieved in the world of letters a *prise d'écriture*.[...] the term *prise d'écriture* connotes another term, *prise d'armes*. [...] It is only by waging a battle that a breakthrough is possible, not depending on the generosity of the dominant group, but on the deliberate action of those who take up arms to seize power. For women, then, writing becomes a symbolic weapon, as Mariama Bâ points out: "Books are a weapon, a peaceful weapon perhaps, but *they are* a weapon". (En italique dans le texte. D'Almeida 5)

Ainsi, le combat littéraire, que soutiennent des auteurs comme Mariama Bâ, permet de changer progressivement la représentation de la femme noire qui peut devenir active, que ce soit à travers « la prise d'écriture » où bien les thèmes abordés dans les romans. De ce fait, si l'on s'attarde sur le roman postcolonial de Mariama Bâ : Une si longue lettre, on note que ce roman reste révolutionnaire d'une part grâce au sujet et d'autre part grâce à l'écrivaine elle-même. En

effet, Bâ est une pionnière de la littérature francophone. En publiant son roman en 1979, elle ouvre la voie à de nombreuses auteures francophones africaines. En donnant une voix individuelle à sa narratrice, Bâ fait tomber le voile sur la condition de la femme dans la société sénégalaise puisque dans son roman, elle expose une structure patriarcale et une polygamie oppressante qui ne permettent pas à la femme de s'épanouir et de se construire en tant que sujet et qui en dépit de son éducation se retrouve ancrée dans sa position de mère et d'épouse. Les premiers chapitres du roman introduisent une femme fragile, trompée et silencieuse qui se retrouve face au décès de son époux. Ces moments de doute vont vite laisser place à l'écriture intime de Ramatoulaye qui, au fur et à mesure des pages, s'autorise à communiquer et à se détacher de cet emprisonnement.

Une fois son mari parti, elle se retrouve seule avec ses enfants. Son rôle de mère devient alors sa principale priorité et sa devise reprend les dires de sa grand-mère : « La mère de famille n'a pas du temps pour voyager. Mais elle a du temps pour mourir » (140). En refusant de se soumettre à la tradition, aux superstitions et aux coutumes qui l'entourent, Ramatoulaye se crée un monde au système dichotomique où modernité et tradition se côtoient. Lorsqu'elle apprend que sa fille est enceinte, Ramtoulaye rejette les conseils de Farmata, la griotte, pour renouer ses liens avec sa fille : « Farmata était étonnée. Elle s'attendait à des lamentations : je souriais. Elle voulait des remontrances véhémentes : je consolais. Elle souhaitait des menaces : je pardonnais » (154). Comme le souligne Uzo Esonwanne,

As her resolve to preempt the recurrence of such crisis by giving her children instructions in sex education shows, her unconventional resolution of Aïssatou's crisis does not constitute an unconditional endorsement of the ethics of the emerging social order. What it does reveal is a willingness to take the measure of events in terms of contingent realities. (92)

Ce passage reflète l'un des moments où Ramatoulaye s'autorise à vivre au-dessus des lois de l'islam et alors que dans son mariage elle était soumise, avec ses enfants elle réagit et prend les choses en main, ce créant un « destin hors du commun » (Une si longue lettre 37).

Cette marginalité se construit au fur et à mesure et ce sont les enseignements de l'école française qui lui permettent « d'apprécier de multiples civilisations sans reniement de la [sienne] » tout en la confinant dans ses « traditions, superstitions et mœurs », (Une si longue lettre 38). Comme le souligne Barthélémy,

Les valeurs diffusées dans le cadre de l'enseignement général comme à l'occasion des exercices pratiques introduisent ou renforcent dans l'esprit des élèves des stéréotypes tant sur le rôle traditionnel des femmes dans le foyer que sur les relations sentimentales qu'elles seront en mesure d'entretenir avec les hommes à leur sortie de l'institution. (372)

Cette analyse explique la contradiction dans la prise de choix de Ramatoulaye. En effet, dans un premier temps elle refuse l'union que sa mère avait prévue pour elle avec un homme qui ne lui plaisait pas et épouse Madou Fall quitte à attirer « les regards désapprobateurs de [son] père, [...] l'indignation douloureuse de [sa] mère frustrée, [...] les sarcasmes de [ses] sœurs surprises, dans [sa] ville muette d'étonnement » (Une si longue lettre 39). En allant à l'encontre des traditions familiales, Ramatoulaye fait preuve de nouveauté et exprime le désir de diriger sa propre vie.

Dans un second temps, il est intéressant de noter que cette rébellion a néanmoins une certaine limite chez Ramatoulaye puisque l'intrusion dans son couple d'une co-épouse la pousse à faire un choix crucial – partir ou rester. Elle choisit la résignation et comme le résume Sophie Dulucq, même si à travers certaines de ses actions et décisions Ramatoulaye fait « l'apologie de l'éducation, du progrès, de l'émancipation des femmes, elle semble profondément prisonnière des stéréotypes qui sont autant d'obstacles à sa rébellion intérieure » (163).

Une si longue lettre explore ainsi de façon remarquable la complexité pour la femme de se construire une identité et de se détacher des traditions qui l'encerclent. La société qui l'entoure profite du caractère soi-disant « faible » du sexe féminin pour l'isoler dans un rôle de mère et d'épouse bien que celle-ci se construise parallèlement une nouvelle identité. En effet, il est possible d'attribuer, dans une certaine mesure, le terme de « femme africaine européenne » à Ramatoulaye qui n'hésite pas à se concevoir en tant qu'individu en dehors de sa communauté et de sa famille. Comme le souligne Arlette Chemain-Degrange, « le concept de femme africaine est une création moderne, née de circonstance historique. Peu de femmes, à la campagne, se définissent comme africaines (elles se pensent au niveau du village, de l'ethnie) » (18).

Cette définition vaut aussi pour le personnage de Ken, qui dans Le baobab fou, se retrouve sans cesse tourmentée entre tradition et modernité, c'est-à-dire entre sa terre biologique et sa terre d'adoption. Tout comme Ramatoulaye, Ken va à l'encontre des attentes de la société en refusant de suivre les pas de sa mère. Comme elle le souligne, « je ne pourrais pas être comme ces femmes, qui le soir, attendaient le mari plus que l'air qu'elles respiraient. Dès que l'homme rentrait, toutes ces femmes s'affairaient autour de cette masse de sueur et de fatigue, lui prodiguant mille attentions, mille soins, mille craintes, mille plaisirs » (Le baobab fou 133). C'est là encore, à travers l'école française que commence son éloignement des traditions : « l'éducation traditionnelle s'empêtra. La génération façonnée par l'école française entra dans la solitude, face à la famille traditionnelle » (Le baobab fou 146). L'école française instaure dès le plus jeune âge des concepts européens dans la tête de la narratrice mais une fois en « Europe, l'Occident, le pays des Blancs, le pays des Gaulois, le pays des sapins, de la neige, le pays de mes « ancêtres » » (Le baobab fou 39), c'est tout un monde qui s'écroule et qui emporte avec lui son identité.

Ainsi, c'est en comprenant le système éducatif sous l'ère coloniale que Ken peut comprendre en partie sa descente aux enfers. Ken commence donc avec une description du chemin qu'elle doit faire tous les jours pour se rendre à l'école. Pour s'y rendre, il lui faut traverser le village, passer et enjamber les racines du baobab et ensuite arriver à sa classe :

Le petit chemin qui y menait commençait au pied du baobab. Il enjambait les grosses racines et chaque fois que je le prenais je croyais marcher sur un gros serpent allongé ; le chemin rejoignait un autre chemin plus large, continuait sa route, passait au-dessus des rails et descendait vers l'école. (Le baobab fou 114)

Ce passage symbolise le pouvoir de l'école sur la narratrice qui jours après jours l'éloigne de ses propres racines – racines qui deviennent même repoussantes et effrayantes à travers l'image du serpent. L'introduction du baobab et sa superposition avec une forme d'éducation appuient encore une fois la volonté des colonisateurs à effacer la tradition sénégalaise – le lien maternel qui rattache la narratrice à son pays – de sa vie. Ainsi, elle doit faire le choix de rester près du baobab et donc près de sa terre natale ou alors de quitter cet arbre pour continuer son chemin vers l'école française.

En faisant le choix d'adhérer à l'éducation coloniale, elle devient un objet entre les mains des colonisateurs qui manipulent son esprit mais aussi son corps féminin :

Je ne parlais qu'en français avec les jeunes gens et jeunes filles qui fréquentaient l'école française. [...] Toujours les revues de mode de Paris, qu'on pouvait acheter de seconde main au marché, toujours bonsoir à tort et à travers, toujours faire un tour dans le village pour me montrer, chaussant des chaussures à talons aiguille qui me donnaient si chaud et m'empêchaient de marcher gracieusement, le jupon que je faisais dépasser exprès pour le montrer. [...] Ah Dieu ! Que j'étais épuisée de vouloir plus que « ressembler », me déformer. (Le baobab fou 139)

En s'assimilant à la culture européenne, Ken inhibe ses racines quitte à endommager son corps, à le « déformer ». Ainsi, elle n'hésite pas à se dénaturer pour reproduire de manière dangereuse et incorrecte ce qu'elle imagine être sa seule échappatoire. Cependant, avant de conclure que l'école française est responsable de son hybridité et de son mal-être, Ken doit dans un premier

temps comprendre ce qui l'a poussée à s'éloigner de sa terre d'origine. Ainsi, elle va devoir passer par différentes étapes – plus émotionnelles les unes que les autres en cherchant à répondre à un certain nombre de questions : « Pourquoi la mère était-elle partie ? Pourquoi m'avoir laissée sous le baobab toute seule ? » (Le baobab fou 175). Ce tiraillement constant expose un personnage fractionné entre la tradition et la modernité qui se forme à cause d'un manque de repères et qui aborde de façon subtile dès les premières pages du roman un malaise profond dû au départ de la mère « traditionnelle ». L'abandon de la mère facilite l'emprise des colonisateurs sur Ken puisqu'elle va chercher en eux du réconfort et de l'attention. Seulement cette emprise ne fera qu'empirer le sentiment de mal-être qu'elle ressent, ses sentiments étant sans cesse ballotés entre sa terre maternelle et l'Europe, qu'elle souhaite être sa terre d'adoption.

1.3 La représentation de la mère dans la « Pré-histoire de Ken »

Le baobab fou se divise en deux parties bien distinctes : la « pré-histoire de Ken » et « histoire de Ken ». Dans la première partie, le narrateur retrace à la troisième personne et d'un point de vue omniscient la genèse du personnage principal dans un contexte précolonial en narrant la naissance du baobab. Sans aucune gêne, le narrateur introduit les sentiments les plus intimes de la narratrice et informe en semant des indices au fil des pages que l'absence de la mère tient une place centrale pour la compréhension du récit à venir.

Cette introduction au récit ne présente pas seulement les différents personnages de l'histoire de Le baobab fou puisqu'elle établit aussi un guide de lecture pour la deuxième partie – partie qui tourne autour de la quête du soi et l'absence de la mère et de la féminité chez Ken. En effet, la fin de ce passage présage le sentiment d'incompréhension qui va tourmenter la narratrice dans la deuxième partie lorsqu'elle va répondre aux questions suivantes : « À quoi pouvait penser la mère sous le baobab ? Souffrait-elle ? Le baobab aussi, on se demandait à quoi il

pensait. Car, parfois, il se mettait à rire, parfois à pleurer et cela arrivait aussi, il s'endormait pour rêver » (Le baobab fou 25). Ces interrogations sont les premières d'une très longue liste et les futures apparitions de la mère renverront toujours à cette même énigme. Bien souvent, la narratrice ne fait pas seulement mention de son nom puisqu'elle lui accorde des passages entiers, lui donnant ainsi une grande importance surtout avec l'utilisation d'apostrophe directe qui met une emphase sur le caractère divin de la mère : « Ah ! mère ! pourquoi parlais-tu ? » (Le baobab fou 80/81) contrairement aux fois où elle utilise un simple substantif : « La mère était si loin, j'étais si seule » (Le baobab fou 63).

La distanciation qui se crée entre la mère et l'enfant prend place dans la « pré-histoire de Ken » qui expose la mère comme un personnage quelque peu négligent et dure de caractère. En effet, alors que les premières pages mettent en avant « le fruit tant convoité » – le fruit du baobab – la mère fait son apparition dans la bouche de Fodé – fils de cette dernière : « Va chercher un peu d'eau, dit Fodé, aussi si tu peux demander du sucre à la mère, nous allons faire un ndiambâne »¹⁴ (Le baobab fou 9). L'introduction de ce jus à base du fruit de baobab n'est pas anodine puisqu'il prédit l'arrivée « d'une génération nouvelle qui allait bouleverser les temps » (Le baobab fou 17) et la naissance de la protagoniste. Dès le début de ce roman, l'image du « fruit tant convoité » renvoie donc au symbolisme du baobab qui n'a pas d'autre solution que de se « reproduire » en laissant tomber un de ses fruits à terre, fruit tant attendu pour permettre à l'arbre sacré de s'assurer une succession.

Cependant, la relation entre le fruit interdit et l'introduction de la mère avec l'article défini « la » annoncent par la suite une certaine indifférence d'une enfant envers sa mère, conséquence du fossé que creuse initialement la mère envers sa fille en s'en détachant émotionnellement mais aussi verbalement : « Ah non, assez, reste ici, espèce de fille du péché »

¹⁴ Boisson à base de fruit de baobab et de sucre.

(Le baobab fou 10) ou bien encore « Vas-y, va le chercher, et reviens immédiatement, espèce de personne qui ne fait rien, qui ne sert à rien, qui ne sait rien faire » (Le baobab fou 10). Ce comportement maternel s'explique à travers la narration de la future « naissance » du baobab qui entre alors en contradiction avec la mise à terre traditionnelle d'une graine de baobab puisque la naissance du « baobab fou » est décrite comme accidentelle et non-voulue (Le baobab fou 17). Le fait que la femme l'arrose par inadvertance – au moment où « la jarre d'eau s'échappa et se répandit par terre »¹⁵ (Le baobab fou 16) – fait écho là encore à la naissance de Ken qui comme elle va le découvrir n'est pas désirée.

Soulignons néanmoins que bien que témoignant d'une certaine inattention – d'un point de vue langagier et affectif – la mère de ce début de roman répond aux attentes du mouridisme qui est de prendre soin de sa famille en s'assurant que chaque membre possède ce qui est nécessaire à leur survie car comme il a été montré plus haut, le rôle de la mère est de subvenir aux besoins de ses enfants et de son mari ainsi que de veiller au bon fonctionnement de sa famille, ce qui se retrouve ici avec la mère qui ne s'arrête pas de travailler. Tandis que les hommes travaillent au champ et rentrent chez eux pour manger et se reposer, la femme, c'est-à-dire mère et épouse, même si elle est fatiguée se doit de continuer afin de préserver l'harmonie de la famille : « Elle était fatiguée, la mère : le soleil, l'air qui ne bougeait pas d'un pied, ce mil qu'elle avait coupé, séché, pilé, préparé et donné à manger à sa famille. Elle était la dernière à se coucher tous les soirs après s'être assuré que tout était rentré, rangé » (Le baobab fou 12). La mère harmonise donc sa famille en y satisfaisant tous ses individus.

Cette représentation précoloniale décrit un système patriarcal bien établi en phase de connaître les effets de la colonisation avec l'apparition de cet « homme nerveux, sûr de lui,

¹⁵ Rappelons ici que c'est en voyant un étranger lui couper le chemin que la mère trébuche. En conséquence, elle fait tomber une jarre qui en se cassant laisse s'échapper l'eau qui doucement va aller arroser la graine de baobab – que Fodé avait recraché – et la faire germer.

décidé » (Le baobab fou 16). L'incident de la jarre d'eau et la rencontre mystérieuse de la mère avec l'homme annonce le début d'une nouvelle ère et la naissance accidentelle du baobab. C'est à partir de ce moment que la mère pressent que quelque chose de mauvais va se passer : « la mère avait enlevé le mouchoir de tête qui l'enturbannait, s'était passé les mains sur les tresses depuis longtemps oubliées, avait invoqué les ancêtres. Elle pria le génie tutélaire de préserver la famille de tout malheur » (Le baobab fou 16). L'arrivée des étrangers dans le village est un élément perturbateur pour la femme et c'est ainsi que commence la narration de la vie de Ken avec la mise en terre de cette graine et l'arrivée d'un étranger dans le village. Suite à la rencontre avec « l'homme nerveux », la famille évolue laissant place à une certaine modernité. Le temps passe et le moment arrive pour le narrateur d'introduire les parents de la futur Ken : « un homme ancien » et « la jeune fille de la concession voisine » (Le baobab fou 24). L'abandon de la mère se traduit par la description de l'enfant de deux ans qui se retrouve seule à « jouer sous le baobab » (Le baobab fou 30). Cet abandon sera pour l'enfant, le moment déclencheur qui la rendra d'autant plus vulnérable et sensible aux valeurs coloniales, qui lui donnent à travers les enseignements transmis,¹⁶ l'espoir de rencontrer cette mère perdue en Occident. Comme le souligne Kerith Edwards dans son article Returning for the Surrogate Mother, « the disappearance of the Mother is the catalyst for Ken's original decision to separate herself, body and soul, from her culture and thereby miss out all the social and familial opportunities that belong to the traditional trajectory of a Senegalese woman's life » (211).

Seulement, son assimilation avec le baobab – symbole des terres africaines – représente par-là même l'enracinement de Ken ainsi que son attachement forcée avec le Sénégal. En effet, comme le développe Sharada Krishnamurthy, « the baobab plays a pivotal role in the novel because of its links to the identity and the life of the protagonist » (118). Symboliquement, le

¹⁶ Cf les tableaux pages 12 et 13.

baobab interagit avec les croyances africaines qui lui donnent des vertus magiques. En effet, le choix d'enterrer un griot après sa mort dans son tronc n'est pas anodin. Alors qu'il se nourrit du savoir qui l'entoure et apporte une certaine sagesse au village, le baobab appelle au réconfort et à l'harmonie. Le baobab accompagne Ken tout au long du roman et l'aide à reprendre confiance en elle, en ses racines. Lorsque Ken revient sur le droit chemin, le baobab fou n'a plus de raison d'exister. Selon Jean-Marie Volet, « dans les quelques pages qui constituent ce chapitre [la pré-histoire de Ken], l'auteur présente une généalogie du baobab à l'ombre duquel Ken est née et vers lequel elle retournera à la fin du roman » (246).

Le lecteur se familiarise ainsi avec les aspects culturels du village où grandit Ken et découvre l'importance des traditions dans sa vie jusqu'à l'arrivée de la perle d'ambre. En effet, l'autre image centrale du roman est la perle d'ambre qui a un lien direct avec le baobab. À l'opposé des bienfaits du baobab, la perle d'ambre est synonyme d'ennui et provenant du collier de la femme de « l'homme nerveux » annonce un conflit à venir. Très vite, une dépression s'abat sur le village et remet en question les concepts de la féminité et de la maternité. Comme il est mentionné plus haut, l'introduction du baobab établit une harmonie parfaite où se trouve « l'éternelle mère, source jamais tarie, l'indispensable femme sans qui la vie ne serait pas » (19). Et c'est cette même figure maternelle qui va laisser s'échapper une perle d'ambre de son collier au pied du baobab et qui va briser l'harmonie (31). En prenant possession du baobab, et donc du futur enfant qui va jouer sous cet arbre, la mère au collier d'ambre impose sa venue par la force et la douleur. Le baobab et la mère rentre alors en contradiction avec l'image qu'ils sont censés projeter et échouent lorsqu'ils doivent aider Ken à se construire une identité, la forçant à développer une double individualité basée sur ses traditions et la modernité européenne qu'elle retrouve à travers l'école.

Déçue par le comportement de la mère qui ne se gêne pas pour abandonner la narratrice, la perle d'ambre¹⁷ – la douleur dans l'oreille de l'enfant – prend la place du baobab – la chaleur, le réconfort, l'hospitalité. Cet objet qui tombe du collier de la mère prévient le lecteur que l'histoire à venir sera parsemée de souffrance et de chagrin. Krishnamurthy démontre que « this child was Ken and this event forewarns of the painful path that Ken will have to follow before she comes back to the harmony of her village » (122). Cet épisode de la perle d'ambre reflète le début de la décadence de la narratrice de la deuxième partie alors qu'elle n'est qu'une enfant. Elle explique d'ailleurs cet incident dans l'introduction de la deuxième partie,

Quoi ? Il ne le sait pas, alors il joue avec des milliers de grains de sable qui lui glissent entre les doigts, pour échapper à une quête quelconque et ceci pendant des heures. A quoi peut penser un enfant en ce moment-là ? Que ne connaît-on point les profondeurs, les labyrinthes de la pensée de l'enfant et son imagination. [...]

Comme je voudrais dire à la mère qu'elle ne devait pas me laisser seule à deux ans jouer sous le baobab ! (30)

Ce passage retranscrit sans aucun doute le moment où Ken prend conscience que la mère n'existe plus et que le baobab qu'elle croyait porteur d'une certaine stabilité, est en fait complice de la mère. C'est cet abandon qui la pousse à questionner la [non-]construction de son individualité et à partir à la recherche d'un endroit qui pourrait l'accepter telle qu'elle est. Il est vrai comme le souligne Inmaculada Díaz Narbon que « les éléments présents dans ce texte n'offrent aucun doute à l'interprétation : un jeu qui s'avère une quête incertaine, hasardeuse, et qui aboutira à la rencontre de la perle, symbole de la féminité accomplie, du statut de la femme, et, en même temps, la cause de la douleur, du bris de l'harmonie » (124). Alors qu'elle n'est qu'une petite fille, Ken se sent abandonnée pour la première fois, que ce soit par sa mère ou par ses racines. Ce « symbole de féminité accomplie » se définit à travers la rondeur de la perle qui

¹⁷ Selon la tradition française, 34 ans de mariage se dit « les noces d'ambre ». De par la longévité du mariage, il est dit que l'ambre porte en lui la mémoire. Ainsi, dans le cas de Ken, la perle d'ambre métaphoriquement représente l'accès à la féminité (le mariage) et à la mémoire.

peut faire référence au fœtus et donc à l'appareil reproductif de la femme. C'est à travers la pierre et la douleur qui en ressort que Ken devient femme et qu'elle peut à son tour accéder à une féminité plus épanouie. Le sentiment d'abandon qui s'installe dans la pré-histoire de Ken prédit la fuite de la protagoniste et son désir de partir pour « la Terre promise » (Le baobab fou 45). Les conséquences vont en être des plus bouleversantes pour Ken qui ne va pas non plus trouver ce qu'elle cherche en Europe, si ce n'est la mère qui continue de la hanter même à des milliers de kilomètres.

Ainsi, que ce soit la perle d'ambre – la mère « européenne » – ou le baobab – la mère « africaine », ces deux symboles se retrouvent tout au long de l'œuvre sous forme d'opposition. Ils déclenchent chez Ken une avalanche de souvenirs. Même si dans un premier temps ils l'empêchent d'avancer, Ken va apprendre à vivre avec puisqu'ils dépeignent le passé de son pays et témoignent de son histoire personnelle – ce qui est la base même de son identité hybride. Ainsi en choisissant l'exil, l'effet inverse se produit chez Ken et comme il sera démontré dans le second chapitre, la mère qu'elle désirait plus que tout oublier ne tarde pas à faire son apparition dans les pensées de Ken pour ne plus la quitter jusqu'aux dernières pages salvatrices du roman.

CHAPITRE 2 :

LA MÈRE : L'ABSENTE LA PLUS PRÉSENTE DANS « L'HISTOIRE DE KEN »

Après l'exégèse de la question maternelle dans la «Pré-histoire de Ken » où le narrateur retrace l'univers mythologique qui entoure la naissance de la protagoniste, tournons-nous maintenant vers « L'histoire de Ken ». Bien qu'un manque initial de connections apparait entre les deux parties, un lien s'établit cependant entre l'enfant à la perle d'ambre et Ken au moment du départ de cette dernière pour la Belgique. La disparition du narrateur omniscient laisse place à cette nouvelle voix, celle du « je » et en faisant le choix de passer sous silence son enfance et son adolescence, la protagoniste décide de prendre la narration de sa vie en main – narration qui commence avec son départ pour « la Terre Promise ». « L'histoire de Ken » dépeint donc l'intégration de Ken dans un pays qu'elle croit connaître mais qui va en réalité la pousser à la déchéance. Ainsi, la narration de l'histoire, telle que l'attend le lecteur, ne se fera pas chronologiquement du fait que Ken se retrouve obligée de faire face à des sentiments confus qui vont et qui viennent au gré de ses rencontres. Ce sont le désarroi et la déception qu'elle rencontre en Belgique qui vont lui faire prendre conscience que le Nord tant désiré n'est autre qu'un monde irréel et illusoire. Ken offre donc un récit de vie décousu où la prostitution s'allie à la drogue et où les questions sur son identité la forcent à revenir à ses racines et à cette mère physiquement absente mais pourtant si présente.

Ce second chapitre sera le reflet de la quête d'appartenance que poursuit Ken tout au long de son séjour en Belgique. Dans un premier temps, on reviendra sur la séparation brutale qui prend place entre la mère et Ken. Cela nous conduira à examiner et à comprendre l'impact désastreux de cet événement sur le comportement de Ken. Le manque de repère prive Ken de stabilité et explique, comme on le soulignera dans un second temps, son besoin de s'exiler. La

quête principale de son voyage s'annonce néanmoins complexe et décevante puisque l'espoir de pouvoir s'intégrer à la famille « Européenne » sera de courte durée et laisse Ken aller à une rétrospection d'autant plus négative et malsaine. Cette réflexion conduira finalement notre analyse à comprendre les conséquences destructrices de cet abandon maternel qui ronge l'esprit de Ken et qui la pousse vers la prostitution et la drogue : deux échappatoires qui vont se transformer en excuses pour la mère qui peut ainsi refaire surface dans l'esprit de Ken.

2.1 La séparation : un mal-vécu par Ken

Dans un article intitulé « Les conséquences de l'abandon sur le développement psychosocial de l'enfant et dans ses relations personnelles et sociales », Michel Lemay explique que l'apport maternel dans la vie d'un enfant est à la base d'un certain équilibre psychologique. En effet, il insiste sur le fait qu'

On ne peut pas exister et dialoguer sans se trouver inscrit dans un espace rassurant, peuplé d'objets connus et liés à des présences, ni sans être inséré en totale sécurité dans un berceau, une maison, un quartier où les bouts de racines peuvent s'infiltrer si profondément dans le terreau familial que la notion de filiation ne fait plus aucun doute. (7)

Cette citation est d'autant plus vraie pour Ken qui se retrouve renfermée sur elle-même et ce, à partir du moment où elle se retrouve seule sous le baobab, abandonnée à elle-même avec comme seul objet chaleureux une perle d'ambre. Les racines – ici celle du baobab – continuent à s'infiltrer dans la terre africaine. Pourtant, Ken finit par refuser d'y être assimilée, la poussant, ainsi que l'arbre, à la folie. Le remède à cette crise pour Ken sera de prendre racine dans un univers fantasmatique, ce qu'elle fera en acceptant de partir pour la Belgique.

Même si le début de la deuxième partie ne prédit pas de drame, le départ de Ken pour « le Nord Terre Promise », laisse néanmoins transparaître une narratrice à la fois nerveuse et heureuse de pouvoir enfin quitter sa terre maternelle pour aller étudier en Europe. Les premiers

mots prononcés par la protagoniste créés une certaine distanciation puisqu'elle fait le choix dans un premier temps de se présenter à la troisième personne : « Ken Bugul se souvient » (Le baobab fou 33) pour par la suite utiliser le « je ». Ainsi, cette voix narrative met en avant le besoin pour le « je » de laisser « Ken » derrière elle afin de se construire une nouvelle identité :

Ce matin là, nous nous faisons nos adieux. Je partais.
Les autres restaient.
Je partais très loin. Je m'arrachais pour tendre vers le Nord.
Le Nord des rêves, le Nord des illusions, le Nord des allusions,
Le Nord référentiel, le Nord Terre Promise. (Le baobab fou 33)

L'utilisation du pronom sujet « nous » s'avère donc quelque peu problématique et porte le lecteur à confusion – lecteur qui avait pris l'habitude d'un narrateur omniscient. La narratrice laisse planer le doute quant à savoir à qui renvoie ce « nous » et suggère tout d'abord que Ken s'inclut à sa famille et ne voit pas la besoin de s'en détacher, même si le « je » et le « les autres » des phrases suivantes viennent très rapidement contredire le « nous » en opposant deux catégories bien distinctes : l'individualité de la narratrice et les personnes qu'elle cherche à fuir.

Le champ lexical utilisé par Ken vient maintenir sa résolution d'oublier « les autres » et justifie l'utilisation du verbe « s'arracher » qui sous-entend qu'elle se déracine de sa terre maternelle. Si l'on s'attarde sur le sens argotique du verbe « s'arracher », on remarquera que cela fait référence à un départ brutal et inattendu. De plus, les nombreuses allitérations présentes dans ce passage suggèrent un refrain. Le « n » – qui sonne comme « haine » lorsqu'il se prononce à haute voix – prédit les moments à venir et le sentiment éprouvé par la narratrice à partir du moment où elle quitte sa terre d'origine jusqu'au moment où elle fait la paix avec elle-même.

Finalement, la répétition du mot « Nord » donne un certain rythme à la phrase. Il en ressort une sensation de vertige et l'étreinte linguistique de ce début de deuxième partie renvoie au « cœur palpitant » (Le baobab fou 33) de Ken au moment du départ. Ne sachant pas

exactement ce qui l'attend, elle est à la fois impatiente et effrayée de se retrouver en Europe, monde qu'elle n'a cessé d'extrapoler comme espoir porteur (rêve) et qui va se transformer en espoir trompeur (illusion). Même si Ken va faire d'étonnantes rencontres tout au long de son séjour en Belgique, l'illusion de cette « Terre Promise » tant de fois mentionnée, ne reste au final qu'une échappatoire qui ne correspond en rien au besoin réel qu'elle recherche et qui est incarné par la mère.

En effet, alors que la mère faisait partie intégrante de la première partie du roman et avait un rôle stabilisateur, celle de la deuxième partie du roman s'efface complètement. Ken la décrit brièvement et elle n'a pas son mot à dire sur le départ de sa fille si ce n'est qu'elle la met en garde du comportement parfois malsain et déplacé des « blancs » (Le baobab fou 37). La mère disparaît donc complètement de ce début d'histoire pour laisser place à cette nouvelle personne qu'est Ken.

D'un point de vue occidental, ce processus psychologique est normal et sain. La mère doit se détacher de l'enfant afin de laisser ce dernier s'épanouir. La symbiose de départ s'efface pour laisser place à deux êtres bien distincts : la mère / femme et l'enfant. Comme le montre l'étude psychologique sur la relation mère / enfant de Nancy Chodorow :

Qualities of the mother are introjected and become part of the self-image and qualities of the self are projected outward. Along with these shifts go equally varied emotional changes, as the child goes from contented oneness, fulfilled primary love, and feelings of trust and omnipotence to feeling of helplessness and ambivalence at the mother's power and her control of satisfaction and proximity; from assertion of separateness, rejection, and distancing of the mother to despair at her distance and fleeing to the mother's arm. (73)

L'enfant établit une relation avec la mère sous forme cyclique : fusion, séparation et re-fusion (Chodorow 73). Ces différentes étapes permettent à l'enfant de se tisser une identité tout en ayant la possibilité de trouver du réconfort auprès de ses origines. En basant son analyse

sur la théorie de l'attachement de John Bowlby¹⁸ que l'on retrouve dans Attachement et Perte,¹⁹ Chodorow pointe la complexité qui tourne autour du contact physique qui s'installe entre une mère et son enfant – contact tout d'abord d'ordre instinctif et primitif qui se retrouve à travers le besoin du nouveau-né de rencontrer le sein maternel. Ce n'est que dans un second temps que s'installe la reconnaissance et l'attachement avec la mère (Chodorow 63). Selon Chodorow qui reprend Bowlby : « in so far as a baby becomes interested in and attached to a human figure, especially mother, this is the result of the mother meeting the baby's psychological needs and the baby's learning in due course that she is the source of his gratification » (64).²⁰ Si l'on applique cette pensée à Ken, il est intéressant de noter que cette pratique a une grande signification. Ainsi, lors de sa première nuit en Belgique : « le lit était glacial au début, mais vite il devient chaud et bon et je m'étais mise à mes aises, comme j'avais toujours envie de me mettre sur les cuisses charnues de grand-mère. Une enfant, me disais-je à moi-même » (Le baobab fou 42). Le besoin pour Ken de sentir le réconfort maternel²¹ dans un univers si effrayant est compréhensible et le fait même qu'elle se qualifie d'enfant explique encore plus cette pulsion.

L'éloignement progressif de ce désir fondamental d'entrer en contact avec la mère peut s'avérer plus ou moins douloureux pour l'enfant – qui plus est si la mère part brutalement sans donner d'explications. Dans la plupart des cas cependant, lorsque le processus de séparation est mis en route, l'enfant est amené à se construire en tant que sujet, saisissant dans l'abandon l'opportunité d'exister pour ce qu'il est et non pour ce que la mère veut qu'il soit ou le pousse à être. Dans d'autres cas, et comme c'est le cas pour Ken, l'enfant se trouve confronté à un

¹⁸ John Bowlby est un psychiatre et psychanalyste anglais du XXème siècle connu pour ses travaux sur les relations mères / enfants et l'importance de l'attachement.

¹⁹ Cette étude de Bowlby se compose de trois volumes : L'attachement, Séparation, angoisse et Colère et La perte.

²⁰ Ces propos de Chodorow sont tirés d'un article de John Bowlby paru dans *International Journal of Psycho-Analysis* en 1958 et qui s'intitule « The Nature of the Child's Tie to His Mother ».

²¹ Ici, il est question de la grand-mère qui représente pour Ken à ce moment-là le lien maternel.

problème existentiel, ne pouvant se détacher de la mère qui hante ses pensées. Le manque affectif se transforme alors en angoisse. À travers Ken, une angoisse liée à l'abandon s'installe très tôt au moment où la mère fuit le foyer familial sans raison apparente. Un sentiment de mélancolie s'empare alors d'elle, l'empêchant de « faire son deuil » et de pardonner à sa mère d'être partie si tôt. Dans son essai Mourning and melancholia, Freud définit la mélancolie comme étant :

A profoundly painful dejection, cessation of interest in the outside world, loss of the capacity to love, inhibition of all activity, and a lowering of the self – regarding feelings to a degree that finds utterance in self – reproaches and self-revilings, and culminates in a delusional expectation of punishment. (Freud 243)

Cette définition, bien que similaire à celle que l'on donne du « deuil », diffère cependant en ce que le manque d'estime de soi n'est pas considéré comme une étape du deuil « normal ». Nous pourrions ainsi emprunter la définition de Freud sur la mélancolie et l'appliquer à Ken. Mais, soulignons tout d'abord que la perte de la mère est ici de nature morale, ce qui rend la phase du deuil encore plus compliqué pour Ken puisque la mère est bien en vie et que sa perte s'explique à travers l'abandon. En souhaitant tirer un trait sur cette femme – qui pourtant vit encore – elle tente à sa manière de dire adieu. Cependant, la douleur provenant de la séparation – et de la perte d'ombre – étant tellement intense, elle se retrouve plongée dans un état dépressif qui la guide vers une destruction lente et douloureuse comme le souligne Freud (251) et comme on le retrouve chez Ken.²²

Les sentiments que ressent Ken et qui lui font se remémorer la mère sont de vrais sentiments d'amour. Cependant, comme le remarque Freud, « The loss of a love-object is an excellent opportunity for the ambivalence in love-relationships to make itself effective and come into the open » (249). Il est vrai que très vite dans la deuxième partie du roman, il est possible de

²² Cf 3. « Les conséquences de l'abandon maternel » (40) pour voir en détail la question du suicide.

relever qu'une certaine ambivalence prend place dans la relation que Ken entretient avec sa mère puisqu'elle montre dès le début que ses sentiments vacillent entre haine et amour.

Ainsi, au moment du départ de la mère, l'instinct primaire, qui lui permet de se préserver mais aussi de faire ressortir l'affection qu'elle a pour sa mère, devient vite ambigu à travers le langage qu'elle utilise et laisse place à un sentiment de haine : « Je me blottissais contre elle, souhaitant ardemment que nous soyons collées pour la vie. Je tenais ses seins qui avaient donné la vie, dans mes petits poings, jusqu'à la réveiller. Elle dormait du sommeil du guerrier » (Le baobab fou 80). Ici donc, Ken montre son impossibilité de laisser partir la mère même si elle se contredit et admet que pour la mère c'est le côté « guerrier » qui prend le dessus sur la maternité et qu'il lui est impossible de se montrer affective, ce qui romprait la froideur de son caractère de combattante.

Ainsi, la mélancolie de Ken lui fait suspendre tout intérêt pour le monde extérieur traditionnel qui l'entoure et trouve refuge dans l'école française en qui elle pense trouver la stabilité et le réconfort qu'elle recherche. Suivant ce qu'elle pense être logique et normal, Ken va continuer sa fuite en s'exilant en Europe avec l'espoir enfin de ressentir un sentiment d'appartenance à un lieu étranger mais pourtant si familier à ses yeux. Cette envie de se redéfinir en Belgique lui permet de se reconstruire dans ce qui va s'avérer être un imaginaire idéal. Même si ce voyage demeure nécessaire et vital à la narratrice qui peut ainsi se faire sa propre image du monde qui l'entoure, il reste avant tout « une décision de l'autre imposée sur [elle] » (Journey 22) qui se termine par une confrontation de Ken avec « ses origines réelles – symbolisées par la personne de la mère » (Journey 81).

2.2 L'exil

Avec son arrivée en Belgique, la vie que Ken s'imagine rencontrer prend une toute autre tournure lorsque ce qui l'entoure s'avère en réalité trompeur et décevant. Conditionnée par les colonisateurs, Ken ne sait comment réagir dans ce monde occidental qui finit par se transformer en ce qu'elle qualifie de « Nord des illusions, [...] Nord des allusions » (Le baobab fou 33). Ainsi, comme le souligne Marjorie Salvodon dans Spoils of war : women of color, culture and revolutions, le mythe du colonialisme va rapidement grandir pour s'écrouler : « In pursuing her ancestors in Europe, Bugul confronts the colonialist myth of lineage ; this myth is subverted later when she realizes that the Gauls were not her ancestors » (120).

Éduquée par une école qui la pousse à croire qu'elle est en partie identique à la femme blanche que ce soit physiquement ou culturellement, Ken est vite forcée de reconnaître sa « noirceur » à tous niveaux lorsqu'elle est en Europe. Il devient alors impossible pour Ken de trouver des similitudes entre ses origines – la mère au Sénégal – et l'endroit où elle se trouve – la Belgique. Une déchirure identitaire se crée pour laisser Ken dans un désarroi face à deux mondes qu'elle pensait être complémentaires.

Ce comportement fait écho aux idées de Frantz Fanon, penseur, homme d'action et écrivain martiniquais qui, dans son œuvre Peau Noire, Masques Blancs, réfléchit à la situation des hommes et femmes de couleur²³ – situation qu'il décrit comme dramatique dans la société des années 50 marquée par le racisme et le début de la fin d'une période coloniale. Ainsi, Fanon observe le comportement de ses compatriotes lorsqu'ils débarquent en Europe et en tire une conclusion accablante mais juste : qu'elle soit homme ou femme à arriver en Occident, la

²³ Dans son ouvrage Peau Noire, Masques Blancs Fanon s'intéresse au cas des Antillais. Les idées principales de son œuvre restent cependant d'actualité pour l'œuvre de Ken Bugul, principalement si l'on s'attarde sur l'aspect où Fanon explique que l'Homme Noir est manipulé et agit sous une idéologie dominante qui lui fait croire qu'il est égal à l'homme blanc – que ce soit au niveau de la langue, de la culture, etc...

personne « noire » est forcée de se rabaisser sous le regard des « blancs ». Paradoxalement, la mélancolie, au sens où l'entend Freud, est ici applicable à l'homme noir lorsqu'il prend conscience qu'il est physiquement différent de l'homme blanc. Ainsi, cet homme de couleur est obligé de renoncer à ce désir qu'il s'imaginait pourtant réalisable, le plongeant dans un état second où la déception côtoie la désillusion. Ainsi, Fanon explique que « le Noir, dans la mesure où il reste chez lui, réalise à peu de choses près le destin du petit Blanc. Mais qu'il aille en Europe, il aura à repenser son sort. Car le nègre en France, dans son pays, se sentira différent des autres. On a vite dit : le nègre s'infériorise. La vérité est qu'on l'infériorise » (121).

L'épisode de Le baobab fou qui reflète au mieux cet état d'esprit se situe au début des aventures de Ken en Belgique quand cette dernière part faire les magasins afin de se sentir européenne. Cette douce escapade ne sera que de courte durée et se terminera comme une expérience ratée, laissant à Ken un goût d'amertume qui lui fait prendre conscience de qui elle est : une fille d'Afrique, mais aussi de qui elle n'est pas : une fille d'Europe. La stupéfaction de la vendeuse de perruques qui « voyait bien que cela ne m'allait pas du tout, vu mon style et ma peau et mes traits » (Le baobab fou 49), donne des hauts-le-cœur à Ken qui prend conscience de sa différence : « le reflet de mon visage. Je n'en crus pas mes yeux. Je me dis rapidement que ce visage ne m'appartenait pas : j'avais les yeux hors de moi, la peau brillante et noire, le visage terrifiant » (Le baobab fou 50). Ce visage noir que Ken s' imagine comme faisant partie d'une mascarade renforce son incompréhension face à son incapacité d'être « blanche » mais la force aussi à affronter son passé. Ainsi, la « peau noire » que décrit Ken est unique et singulière contrairement aux différents « masques blancs » qu'elle essaie d'enfiler et qui lui permettraient de s'intégrer à la société et de cacher sa noirceur. Cet incident renvoie au moment où Ken commence à se remettre en question et à comprendre qu'il ne lui est peut-être pas possible de

s'identifier aux occidentaux. Relevons ici qu'alors que Ken cherche à se couvrir la tête afin de se créer une nouvelle apparence, la mère de la « pré-histoire de Ken » se sépare de son « mouchoir de tête » (Le baobab fou 16) et expose sa féminité. Le reflet du miroir renvoie donc la narratrice à l'image de la mère et Ken n'a pas d'autre choix que de prendre conscience que la mère est ancrée en elle, à travers sa réflexion et ses actions. En plus de renoncer à son rêve de faire partie de cette civilisation occidentale, l'image qu'elle avait d'elle-même s'écroule. Ainsi, il devient impossible pour Ken de renier ses racines ou bien sa culture et de renoncer complètement à ses souvenirs pour devenir cette européenne exemplaire qu'elle croyait – et voulait – être. Comme le souligne Fanon dans Peau noire, masques blancs,

Pour lui [le « Noir »] il n'existe qu'une porte de sortie et elle donne sur le monde blanc. D'où cette préoccupation permanente d'attirer l'attention du Blanc, ce souci d'être puissant comme le Blanc, cette volonté déterminée d'acquérir les propriétés de revêtement, c'est-à-dire la partie d'être ou d'avoir qui entre dans la constitution d'un moi. [...] C'est par l'intérieur que le Noir va essayer de rejoindre le sanctuaire blanc. L'attitude renvoie à l'intention. (51)

L'épisode de l'essayage de perruques permet donc à Ken de s'afficher comme différente tout en prenant conscience de son corps « noir », déclenchant une complexité identitaire – sujet abordé il y a presque deux siècles par Madame de Duras qui décrit de façon avant-gardiste l'étude que Fanon développe dans Peau noire, masques blancs et qui s'adapte entièrement à Ken. En effet, traitant du même thème mais certes d'un autre temps, Ourika, œuvre écrite en 1823, narre l'histoire d'une jeune fille sénégalaise élevée par une famille noble française à la veille de la révolution française. La vie d'Ourika demeure assez banale jusqu'au moment où elle découvre que sa singularité, c'est-à-dire sa « noirceur », va la priver de son amour.

Tout comme Ken qui consomme deux réalités d'une façon contradictoire en se rendant à l'école française et en rejetant les coutumes sénégalaises, Ourika explique que « je ne pouvais m'étonner de vivre au milieu du luxe, de n'être entourée que des personnes les plus spirituelles et

les plus aimables ; je ne connaissais pas autre chose ; mais sans le savoir, je prenais un grand dédain pour tout ce qui n'était pas ce monde où je passais ma vie » (31). Ainsi, ses origines et sa couleur de peau lui imposent de se sentir différente vis-à-vis des autres tout comme Ken lorsqu'elle se donne à l'essayage de perruques. À l'image de la pensée de Fanon, Madame de Duras fait le portrait d'une jeune fille qui apprend à son insu que sa « noirceur » la différencie du reste de sa famille d'adoption. Ken, qui, elle, souhaite adopter l'Occident dans le but de retrouver une mère, doit aussi passer par des étapes difficiles où elle se doit de comprendre que sa couleur de peau la rend différente du reste des Européens, chose que l'école française avait omis de lui enseigner.

Comme le souligne David O'Connell dans « Ourika : Black face, white mask », Fanon et Madame de Duras mettent l'emphase sur « the stages through which a disturbed black mind usually passes on its way to being destroyed by an image of itself that it learns from, and comes to accept at the prompting of white society » (52). Ces étapes se retrouvent inévitablement chez Ken qui fait face à un monde qui la place rapidement comme paria aux yeux de la société et qui comme le présente Ourika est obligée de se voir comme : « négresse, dépendante, méprisée ; sans fortune, sans appui, sans un être de mon espèce à qui unir mon sort, jusqu'ici un jouet, un amusement pour ma bienfaitrice, bientôt rejetée d'un monde où je n'étais pas faite pour être admise » (46). L'idée de ne pouvoir exister qu'en se présentant comme « jouet » et « amusement » définit Ken, qui incapable de trouver la sérénité, va finir par mettre son corps aux services de la population « blanche » quitte à en perdre raison.

Cependant, avant d'en arriver à cet extrême, Ken va essayer de s'intégrer à cette société « blanche » – de façon traditionnelle – en se liant intimement avec Louis, « homme blanc » avec qui elle a sa première relation sexuelle en Belgique. Sa volonté de vivre une relation amoureuse

fait preuve de son intention de s'incorporer à la société de façon normale, ce qui la force néanmoins à faire face à un problème : celui de la grossesse. Bien qu'elle annonce de façon abrupte et hâtive qu'elle « tombai enceinte en ce début d'hiver » (Le baobab fou 55), cela reste peu clair pour le lecteur qui ne comprend pas ce qui se passe jusqu'au moment où Ken finit par avouer de manière brève et timide que la solution à son problème se trouve dans l'avortement. Cette honte s'explique lorsque les cultures occidentale et africaine sont mises en opposition. Ainsi comme le souligne Ken,

Un système de valeurs pré-établies, une approche plus saine de la sexualité empêchent cette situation. Ainsi le mariage précoce chez la femme. L'avortement était rare dans n'importe quel village traditionnel. Il y avait des moyens ancestraux de se débarrasser de grossesses qui nuisaient à une image ou à un processus social. (Le baobab fou 65)

Ce passage sur l'avortement apporte une critique essentielle au roman et bien qu'anxieuse d'exprimer les raisons de son choix, Ken fait preuve de modernité car d'un point de vue historique et légale, et comme le remarque Lamine Ndiaye,

la quasi-totalité des États Africains, notamment ceux d'Afrique francophone, interdit l'avortement en se basant sur la loi de 1920^[24] qu'ils conservent. [...] Des pays, conservateurs des normes désuètes de l'ancien colonisateur, comme le Sénégal le condamnent avec des peines pouvant aller jusqu'à quatorze ans d'emprisonnement pour la femme et sept ans pour le médecin-avorteur. (par. 18)

En se positionnant comme « pro-choice », Ken se permet d'aborder un sujet sensible qui accuse aussi les systèmes traditionnels qui sévissent dans les villages d'Afrique et qui souligne que la femme se trouve « dans une situation conflictuelle avec « sa » société phallocratique qui lui refuse d'user de son corps en mettant un terme à une grossesse, qui, pour toujours, n'apportera que la honte, le déshonneur, l'irrespect, c'est-à-dire le mal de vivre incarné » (Ndiaye, par. 36).

Bien qu'incontestablement importante d'un point de vue historique, la position de Ken vis-à-vis de de l'avortement sert cependant d'analogie pour représenter sa propre existence, qui

²⁴ Loi du 31 juillet 1920 qui stipule que l'avortement et les contraceptifs sont interdits en France.

comme elle s'en aperçoit, semble non-désirée. En effet, c'est à travers sa décision de ne pas devenir mère à son tour que Ken commence alors à comprendre d'où lui provient ce sentiment de dévalorisation qui fait écho à sa relation avec sa terre maternelle et à sa terre d'adoption. D'une certaine façon, elle se voit comme un accident de la vie que sa mère biologique ne pouvait qu'abandonner, n'ayant pas accès – ni même le droit – à ce genre de procédure, qui rappelons-le reste illégale au Sénégal que ce soit aux yeux de la loi ou du patriarce.

Ainsi, il n'est pas étrange ni même déplacé pour Ken de se souvenir de la mère – mère qui envahit ses pensées – puisqu'à travers cet acte, elle ose faire ce que sa mère n'avait pas pu. Cette prise de conscience la force non seulement à constater qu'elle n'était pas désirée par sa mère mais aussi à réaliser que son refus de mettre au monde un enfant métis prévaut de son incertitude quant à sa propre acceptation mais aussi celle de son enfant dans la société. En refusant la maternité, Ken met fin au seul moyen qui aurait pu la rapprocher de la mère. En effet, Ken décide de ne pas devenir sa propre mère et s'interdit catégoriquement de devenir cette personne qu'elle cherche à fuir. C'est donc à travers l'avortement que le corps de la narratrice devient la réflexion de ce qu'elle ne peut pas atteindre et que Ken réalise que la mère s'avère en grande partie responsable de cette crise identitaire. C'est ainsi que Ken passe du stade de la mélancolie au stade du deuil – le voile qui lui voilait l'esprit disparaît pour laisser place aux souvenirs.

Ainsi, cette découverte de la grossesse et le passage à l'acte à travers l'avortement déclenchent chez Ken une déception jusque-là impensable. Cet épisode lui fait prendre conscience que sa venue dans le monde occidental est un échec tout en lui faisant aussi réaliser que les sentiments de rejet et de tristesse qu'elle avait ignorés (Le baobab fou 82), et qu'elle ne

comprenait pas entièrement, sont liés. Ainsi, il devient plus facile pour Ken de se confronter à ses souvenirs puisque le processus de deuil est en route.

Ses réminiscences prennent place au moment où Ken se retrouve nez à nez avec un docteur « blanc » odieux et raciste qui ne cherche pas à s'intéresser à ses clientes. L'ingratitude qui ressort de son entretien avec le docteur ne peut être que choquante et déstabilisante pour Ken qui était venue chercher du soutien et du réconfort auprès de ce dernier, ce qui la renvoie à son expérience quelque peu décevante de son séjour en Belgique. En le comparant d'abord à une « hyène » (Le baobab fou 57) puis, à un « ange, dont petit [elle] avait entendu parler, qui venait visiter les morts dès qu'ils étaient enterrés » (Le baobab fou 57), Ken s'imagine comme une proie face à ce docteur qui cherche à la séduire : « vous avez un corps magnifique » (Le baobab fou 57) pour ensuite la faire disparaître : « Détendez-vous. Je ne vais pas vous manger (Le baobab fou 57).

Peut-être serait-il intéressant dans ce passage de soulever la ressemblance, quoique implicite, que Ken établie entre le docteur et le père. En effet, la difficulté pour Ken de cerner le comportement du docteur et la déception qu'elle ressent face à ce dernier en qui elle pensait trouver de l'aide ne sont-ils pas des points communs qu'il est important de mettre en parallèle avec le père ? Car la figure paternelle, décrite comme quelqu'un de complexe et de distant, a toujours fasciné Ken : « Il mêlait déterminisme, fatalité, ordre des choses, société évolutive, fossé qui creuse, vallée qui se meurt, sommets qui s'ennuient » (Le baobab fou 36). Cette définition obscure correspond au personnage du père qu'il est difficile de cerner au sein du roman. La croyance en la destinée, et donc au bon vouloir de Dieu semble justifier son retrait de la famille et la révélation future de Ken qui avoue n'avoir jamais connu cet homme comme elle

aurait souhaité le connaître – c’est-à-dire comme père – porte à confusion quant à la place de ce dernier dans la vie de la narratrice.

Par conséquent, la réaction de Ken face au docteur en qui elle s’imagine voir le père n’est pas sans conséquence puisqu’elle se laisse aller à une rétrospection qui la transpose dans un univers de flashback. En effet, tandis que les paroles du docteur fusent, l’esprit de Ken se ferme complètement pour se concentrer souvenirs après souvenirs sur son passé. De nombreuses pensées l’inondent et le changement de typographie – avec les italiques – et l’utilisation de segments nominaux appuient l’intensité de ce que ressent Ken :

Tout revint. Le baobab. Le soleil. La natte du Soudan. Le cri perçant. La perle d’ambre. Le bêlement désespéré du mouton égaré. Les réacteurs. La petite place. Descartes. i, u, a, o, e, é, è, t-o, to. Le coq gaulois. L’athlétisme. Le capitalisme. La guerre de Troie aura lieu. Charlemagne. Les pas vers les bâtiments, le seul, l’unique dans la brousse aux senteurs de l’infini et aux buissons de Nguer. L’école française. La chute des nuages. Les étoiles qui s’arrachaient du ciel saignant. (En italique dans le texte. Le baobab fou 60)

Les images qui dévalent de l’esprit de Ken ont une grande signification puisqu’elles renvoient à la naissance de son mal-être. Dans l’analyse de ce passage, Julie Nack Ngue attribue « les pas vers les bâtiments » à la féminité et compare les « senteurs de l’infini » et « les buissons de Nguer » au parfum de la mère éternelle (71). Ce bien-être initial est important à relever et la ponctuation qu’utilise Ken en liant ses trois idées par une virgule et non un point final montre qu’un repère initial équilibré existe. Toute cette structure se démantèle avec la description saccadée de l’arrivée de « l’école française » qui rappelle une image apocalyptique où les nuages s’écroulent et où le sang jaillit d’un ciel en fureur. Les répercussions de cette dévastation ne sont pas sans précédent puisque Ken se retrouve obligée de trainer une blessure à jamais ouverte – blessure qu’elle va essayer de combler en cherchant une compagnie masculine où chaque partenaire est lui-même à la recherche de son identité.

En effet, suite à l'évènement tragique de l'avortement, Ken se retrouve impliquée dans un grand nombre de relations intimes, aussi compliquées les unes que les autres, ce qui la limite à un espace restreint et aliénant. Alors que Jean Wermer – colocataire et amant de Ken – a du mal à accepter son homosexualité, Ken continue de rester une « Noire « déséquilibrée » » (Le baobab fou 73) mais néanmoins idolâtrée pour son exotisme. Ainsi, les gens qui l'entourent lui permettent dans un premier temps de se créer un « chez soi » jusqu'au jour où il ne lui est plus permis de rester et où le « chez vous autres » (Le baobab fou 75, 102) prend le dessus et lui fait comprendre là-aussi que « les Gaulois n'étaient pas [ses] ancêtres » (Le baobab fou 75). L'harmonie se brise et la renvoie encore une fois au moment où la mère part. Cet abandon ne laisse pas Ken indifférente et les séquelles qui ressortent de ce choc se ressentent dans les choix de vie qu'elle fait – la prostitution ou bien l'usage de drogues – et les leçons qu'elle se voit apprendre malgré elle.

2.3 Les conséquences de l'abandon maternel

Alors que Ken prend conscience que c'est à cause de sa relation manquée avec sa mère qu'elle se retrouve dans cette situation, le besoin de se rattacher au monde qui l'entoure se fait de plus en plus fort. C'est à l'aide de son corps et de l'exotisme qui en ressort que Ken va essayer de se frayer un chemin parmi ces hommes et femmes belges souvent en marge d'une société en pleine évolution culturelle et sociale. En effet, les années 1970 sont décrites par Ken comme une « société en décadence » (Le baobab fou 90), où hippies et beatniks fleurissent à vue d'œil et rêvent à une société nouvelle et moderne. Alors que dans un premier temps Ken rejette son corps pour ce qu'il n'est pas, il va devenir par la suite un moyen pour elle de se forger une place au sein de la communauté blanche. En le traitant comme objet extérieur à elle-même, le corps se substitue à son intelligence, lui faisant office de laissez-passer au sein des soirées et des groupes

marginaux à la recherche d'exotisme : « J'étais le pion dont ces gens-là avaient besoin pour s'affranchir d'une culpabilité inavouée. J'étais partout en même temps et je ne passais pas inaperçue, parce que j'étais une Noire, provocante, sophistiquée, qui connaissait leurs cultures, leurs civilisations » (Le baobab fou 74). En s'apercevant de la notoriété de cette enveloppe charnelle à la couleur attrayante, elle en devient dépendante ce qui la pousse à agir en conséquence et à se donner corps et âme à qui voudra d'elle. Les répercussions se font d'autant plus ressentir que Ken ne se gêne pas pour utiliser ce corps comme réceptacle de toute sorte de drogues (marijuana et acide par exemple).

Une nuance est néanmoins à relever dans la façon dont Ken vit et subit la prostitution et la drogue. En effet, tandis que Ken s'imagine que son existence n'a d'importance qu'à travers le regard des blancs et qu'elle cherche à s'intégrer à la société en donnant son corps et en oubliant son passé, les drogues, elles, lui paralysent l'esprit et la forcent à faire face à ses démons. Les effets de l'acide font écho au moment où la perle d'ambre, laissée par terre par la mère dans la pré-histoire de Ken, lui bouche une oreille et lui cause une terrible souffrance : « Le souffle me manquait comme si les paillettes métalliques me bouchaient les narines. [...] Il me semblait qu'aucun son n'était sorti, car j'avais la bouche aussi comme pleine de ces paillettes » (Le baobab fou 111). Là encore, des orifices se retrouvent bloqués, lui causant des douleurs physiques et mentales. L'acide – objet occidental étranger à sa culture – se force un chemin jusque « dans les replis profonds de la conscience » (Le baobab fou 112) comme l'avait fait la perle d'ambre des années auparavant.

Afin de remédier à ces pensées qu'elle veut à tout point oublier, Ken cherche encore plus à « se blanchir » et enchaîne ainsi différents partenaires sexuels que ce soit des hommes ou des femmes « blancs » : « J'étais désirée, je plaisais, la prostitution m'offrait l'instant d'une

attention, une reconnaissance autre que celle qui m'identifiait dans le quotidien à ce que je ne voulais pas être. Prostituée au Blanc, je manquais une des faces de l'ambiguïté » (Le baobab fou 125). Cependant, cette offrande d'elle-même n'arrêtera en rien la propagation de son mal-être. Naïvement, Ken répond aux attentes que la société impose sur la femme « noire » bien qu'elle sait qu'elle ne pourra jamais appartenir à cette société comme on le lui avait endoctriné. Seulement une seule forme d'intégration lui sera proposée au détriment de sa personne et de son bien-être intellectuel : « Une femme ne peut être rien d'autre que de la consommation. [...] Tu allies la féminité à l'intelligence et tu es noire. Alors, si tu veux gagner de l'argent, cesse de discuter avec les clients de métaphysique, de Sumer et de poésie. Nous ne sommes pas des poètes, nous » (Le baobab fou 120). Ainsi, il est souvent difficile pour Ken de s'exprimer mais surtout de se faire entendre puisque ce qui intéresse les gens qui l'entourent ce sont sa couleur de peau et son corps. Un complexe d'infériorité et l'idéologie de domination du monde occidentale la rabaisent même au rang de primates et autres animaux de la jungle :

« Nous avons une amie noire, une Africaine », était la phrase la plus « in » dans ces milieux. La Négrresse après les lionceaux et les singes avec les masques Dogon et d'Ifé. J'étais cette négresse, cette « chez vous autres », cette « toi, en tant que noire, il faudrait que... », cet être supplémentaire, inutile, déplacé, incohérent. (Le baobab fou 101)

Cette comparaison reflète la pensée coloniale et l'humiliation subie par Ken qui se sentant de la sorte en perd tous ses moyens, même celui de la parole. Elle ne peut ni agir ouvertement, ni réagir car elle n'a pas été formatée pour contredire la pensée de l'homme Blanc mais plutôt pour l'idolâtrer et affirmer ses dires. Ainsi, le seul moyen que Ken trouve pour se sortir de cette aliénation – l'oubli, la drogue, et même la prostitution étant inefficaces – c'est de se remémorer sa vie au Sénégal et de faire appel à la mère ou bien encore au baobab : « J'avais envie de courir jusqu'au village, de rester sous le baobab » (Le baobab fou 87) ; « Je reprochais à la mère de ne

pas m'avoir emmenée avec elle ou de n'être pas restée avec moi » (Le baobab fou 114). Cet appel au passé se fait principalement lorsque Ken se retrouve dans une situation hasardeuse, ce qui augure dans de nombreux cas une chute inévitable.

Ainsi, en se prostituant, Ken cherche à combler un manque affectif lié au départ de la mère. La mère et le baobab qu'elle avait laissés à l'aéroport au moment des au-revoir font petit à petit surface. Inconsciemment, Ken laisse plus de place à ses souvenirs qui prennent alors le dessus de sa pensée, ne pouvant s'empêcher d'associer les deux mondes qui l'entourent – preuve de son impossibilité de se construire une identité :

Je consommait deux réalités d'une façon contradictoire. Parce qu'au fond de moi, la nostalgie du lien me hantait. Déchirée ! Les talons aiguille dans le sable chaud qui m'enveloppait jusqu'aux chevilles, le gras qui dégoulinait de mes cheveux décrépés jusqu'à la brûlure, marcher en serrant les fesses. Et parfois l'envie de m'abandonner comme les femmes du village, cette grâce que j'appréciais et rejetais à la fois. (Le baobab fou 143)

Ce passage indique le moment où Ken prend conscience de toutes les forces aliénatrices qui l'entourent et où l'appel de l'Afrique se fait de plus en plus fort. Dans son article « African "Herstory": The Feminist Reader and the African Autobiographical Voice », Nicki Hitshcott explique l'importance de ce moment en montrant que Ken souhaite à tout prix oublier le passé et ses racines en s'imposant la culture européenne, acte qui la coince au centre d'un cercle vicieux où l'appel de sa terre natale se fait de plus en plus intense. Lorsque toutes ses réminiscences lui reviennent à l'esprit, Ken cherche tant bien que mal à se raccrocher à l'Occident puisqu'elle ne comprend pas encore que la délivrance se produira lorsqu'elle aura pris la décision de retourner dans son pays natal afin de faire la paix avec le baobab et la perle d'ambre (30).

À travers la prostitution, le corps de Ken subit de nombreux maux, plus ou moins visible de l'extérieur. En se détachant de ce corps, elle fait le choix de ne pas s'attarder sur les peines de cœur qui lui rongent l'esprit. Tout comme la mère de la « pré-histoire de Ken » qui travaille

d'arrache-pied pour subvenir aux besoins de sa famille, Ken finit par oublier qu'elle existe en tant qu'individu et s'offre entièrement aux personnes qui l'entourent. Cependant, ce n'est pas faute pour Ken d'essayer de s'ouvrir car à plusieurs reprises elle va tenter de se livrer à des personnes extérieures même si ses appels à l'aide s'avèrent au final sans succès. Que ce soit Jean Wermer qui n'aimait pas « entendre ces confessions » (Le baobab fou 120) ou l'Américain à qui elle raconte « une partie de [sa] vie la moins inquiétante » (Le baobab fou 84), il devient impossible pour Ken de s'exprimer intimement. Le seul personnage qui semble capable d'entendre ses maux est Souleymane, un Sénégalais, qu'elle rencontre au restaurant. Alors qu'habituellement elle ne nomme pas ses compatriotes par leurs prénoms, Souleymane se fait l'exception car il accepte Ken pour qui elle est et lui redonne goût à la vie. Souleymane fait acte de conscience et redonne espoir à Ken qui pendant quelques instants avait « envie de retourner au pays » (Le baobab fou 91). Le langage de Souleymane tout comme celui de Ken n'est pas toujours traduisible, ce qui étrangement aide les deux compatriotes à communiquer. Comme le remarque Ken, même dans la langue, il n'est pas facile de décrire des sentiments et la « poésie du geste et du langage » (Le baobab fou 91) de Souleymane appuie les sentiments inaudibles de Ken.

Ainsi, il faut attendre bien plus tard dans le roman pour entendre la vraie voix de Ken. Comme le note Nack Ngue, « Kens' first open, uninterrupted confession or testimony occurs when she is at her lowest point, following her first trick as a prostitute » (72). Au départ de l'homme blanc – son client – Ken décide de se « repasser [sa] vie depuis le départ de la mère jusqu'à ce soir » (Le baobab fou 128). Malgré sa volonté de conter une histoire linéaire en se dévoilant complètement dans l'avant dernier chapitre, il va être difficile pour Ken de structurer ses souvenirs, ceux-ci étant si intenses. Il faut attendre la fin du chapitre pour qu'enfin Ken

retrouve une certaine paix au moment où « les larmes coulaient de ce puits de solitude qu'était [son] âme » (Le baobab fou 171). Et même si Ken s'imagine que le suicide peut régler ses problèmes, elle comprend que : « la vie m'attendait juste derrière la porte et je pleurais très fort, en des sanglots profonds précipités dans l'éclatement des entrailles. A ce moment-là, le cri jaillit. Un cri perçant qui venait briser l'harmonie, *sous le baobab dénudé, dans le village désert* » (En italique dans le texte. Le baobab fou 180). Le baobab – ce même symbole qui l'avait laissée complètement seule et démunie lorsqu'elle était enfant – a un rôle salvateur en se donnant la mort : « Sans parole, je prononçais l'oraison funèbre de ce baobab témoin et complice du départ de la mère, le premier matin d'une aube sans crépuscule. Longtemps, je restai là devant ce tronc mort, sans pensée » (Le baobab fou 182). Ainsi, il permet à Ken de renaître. Après s'être alliée pendant toutes ses années avec Ken qui lui attribue sa propre aliénation, elle finit par faire la paix avec son passé. Le baobab – reflet de sa propre existence et de son aliénation – n'a plus lieu d'être.

Le chapitre pénultième ressort donc comme un moment salvateur pour Ken et représente « an amalgam of recollections, observations, philosophical and political analyses, and adolescent and adult grievances » (Nack Ngue 72). Ce qui ressort de ses confidences reste bien sûr l'absence de la mère mais aussi le manque de structure et de stabilité familiale que même le père n'est pas capable de remplir. Cette figure paternelle, bien que littéralement en retrait de la narration, refait surface à des moments clés de l'histoire et finit par devenir un personnage récurrent dans les œuvres de Ken Bugul, au même titre que la mère. L'introduction du patriarcat apporte une nouvelle perspective à la narration matrilineaire mise en avant par Ken jusqu'ici. Ainsi, comme nous le verrons dans notre chapitre en comparant Le baobab fou à une autre plus récente de Ken Bugul, Mes hommes à moi, la description du père comme figure d'autorité vient

questionner le discours accusateur que Ken tient envers la mère tout en soulignant aussi l'impossibilité première pour Ken de blâmer la figure paternelle – homme au caractère semi-divin du père – qui se présente comme un grand Imam et qui se consacre entièrement à Dieu.

CHAPITRE 3 :

TROUVER SA VOIX / E DANS UN ESPACE FÉMININ EN DEVENIR

« Évidemment qu'un écrivain écrit toujours un même livre, c'est une évidence ». ²⁵ Voilà ce qu'Amélie Nothomb répond à la question « Est-ce que vous n'avez pas l'impression d'écrire toujours le même livre ? », posée par un journaliste lors de la promotion de son dernier roman. Ainsi, que ce soit chez Amélie Nothomb, Ken Bugul ou bien même Marguerite Duras, l'écriture devient une catharsis qui leur permet au fil des années de se réécrire, revenant de façon plus ou moins évidente sur des sujets non-résolus et à jamais problématiques.

Que dire alors des œuvres de Ken Bugul si ce n'est que la famille et le départ de la mère sont deux thèmes qui façonnent une grande partie de ses histoires. Avec Le baobab fou, Bugul agite et choque une partie du monde littéraire francophone qui ne pensait pas qu'il était possible pour une femme, qui plus est noire et musulmane, de traiter des sujets aussi tabous que sont la sexualité et la drogue tout en questionnant ses racines et les traditions de son pays. Qui pouvait alors se douter que ce roman – malgré l'audace de son auteure – serait le premier d'une longue liste ? En effet, au fil des années Bugul écrit sept autres récits où des thèmes récurrents sont pensés, révisés et revisités. Cendres et braises (1994), Riwan ou le chemin de sable (1999), La folie et la mort (2000), De l'autre côté du regard (2003), Rue Félix Faure (2005), La pièce d'or (2006), Mes hommes à moi (2008), tous abordent à un certain moment la maternité et la féminité : leitmotiv principal de l'auteure. Comme le souligne Chantal Kalisa, « In many ways, these novels are a continuation of Bugul's earlier work as she seeks to understand fully and reintegrate her Senegalese community while portraying current issues in

²⁵ Lors d'un passage au Petit Journal de Yann Barthès du 26 septembre 2012, Yann Barthès demande à Amélie Nothomb quelle était la pire qu'on lui avait posé jusqu'à maintenant à laquelle elle répond « Est-ce que vous n'avez pas l'impression d'écrire toujours le même livre ? ». La citation citée ici est la réponse à cette question.

Senegal and elsewhere, particularly those that relate to African women » (44). En alertant ses lecteurs sur la place de la femme africaine dans la société, Bugul s'attaque à des sujets qui sont de plus en plus communs à de nombreuses auteures francophones. Ainsi, dans sa fiction, elle encourage ses protagonistes à se créer un espace féminin en liant tradition et modernité, maternité et féminité, relation qu'il est bien souvent difficile à établir comme elle le démontre au fil des pages et des années.

Suivant cette problématique, les érudits de la littérature francophone ont ainsi montré l'importance de Le baobab fou dans de nombreuses études, propulsant cette œuvre parmi les romans francophones les plus lus et étudiés. De ce fait, je souhaite utiliser ce dernier chapitre pour mettre au-devant de la scène la plus récente œuvre de Bugul, Mes hommes à moi.²⁶ Dans un premier temps, il s'agira de mettre en relation Le baobab fou avec ce roman qui reprend les sujets tant abordés et exploités de Bugul : la sexualité, et le rôle de la mère. Cela nous amènera donc à nous demander s'il y a une différence dans la façon dont la maternité est considérée dans Mes hommes à moi et dans Le baobab fou. Il sera intéressant d'essayer de répondre à ces interrogations et de voir l'évolution de la mère et son impact là encore décisif sur le comportement de la narratrice tout comme il nous permettra de voir en quoi la mère demeure centrale au premier et dernier romans de Bugul. Comment cette mère façonne-t-elle l'identité des protagonistes qui cherchent désespérément à se créer un espace féminin dans une société où domine une voix pourtant si masculine ? Les accusations contre la figure maternelle dans un environnement masculin ne doivent-elles pas être reconsidérées ? Ces accusations, ne sont-elles pas en réalité une façon indirecte et inconsciente pour l'auteure de remettre en question la

²⁶ La narration de Mes hommes à moi se déroule en France et non en Belgique. Cependant, bien que les histoires soient différentes, une certaine cohérence chronologique est ici à relever.

hiérarchisation d'une famille traditionnelle et l'image illusoire qu'elle souhaite transmettre à ses enfants ?

Autant de questions qui nous conduiront dans un second temps sur l'analyse du comportement du père car que ce soit dans Le baobab fou ou Mes hommes à moi, les narratrices se retrouvent à idolâtrer cet homme distant et mystérieux qui représente pourtant tout ce qu'elles cherchent à fuir.

3.1 Mes hommes à moi : un roman tout aussi dérangeant que Le baobab fou

Vingt-six ans après Le baobab fou, Ken Bugul revisite la place de la femme noire dans la société occidentale toujours en parallèle avec sa terre d'origine. Dans Mes hommes à moi, la narratrice – Dior – se confie ouvertement au lecteur et expose une sexualité épanouie et sans tabou. Ses souvenirs sont narrés petit à petit. Assise au bar du bistrot « Chez Max », elle se remémore sa jeunesse en enchâssant ses histoires avec celles des personnes présentes dans le bar. C'est grâce aux personnages qui l'entourent que Dior a accès à sa propre mémoire, chaque individu ayant un effet cathartique sur elle. Les souvenirs qui ressortent de ses observations et conversations en sont d'autant plus personnels et bouleversants.

En effet, dès les premières pages du roman, la narratrice met en opposition ses envies de femme – en tant que personne à part entière – et ce que la société est prête à lui offrir. À la suite de certains regards persistants, Dior conclut que même si la femme est une « intellectuelle », sa condition n'en sera pas meilleure et ne l'aidera pas à vivre en tant qu'individu. Cependant, elle s'imagine le contraire en faisant de son corps ce qu'elle veut. À ses yeux, la femme, qu'elle soit d'Afrique ou de l'Occident, demeure un objet et ne se définit que dans son rapport à la maternité et à son rôle d'épouse ou à travers ses atouts sexuels. Pour Dior, peu importe la situation géographique de la femme qui reste rattachée à de nombreux clichés :

[A]près plusieurs expériences, cette femme s'était rendu compte qu'elle était frigide et que le rapport sexuel ne lui apportait aucune satisfaction. Pour elle, ce qui comptait désormais, c'était le rapport humain, le rapport d'individu à individu. Là, elle venait de réaliser que c'était difficilement compatible avec sa condition de femme. Une femme n'avait pas accès directement au statut d'individu, même une femme intellectuelle, devant un homme. Une femme était d'abord quelqu'un à analyser, à disséquer, si elle persistait à se vouloir un individu. [...] Elle n'était bonne qu'à baiser. (Mes hommes à moi 15)

C'est ainsi que Dior définit clairement ce qu'est une femme aux yeux de la société et des hommes : certaines sont mises sous silence par le régime colonial ou par le régime patriarcal qui les entourent et qui en Occident, les force à n'exister qu'à travers leur sexualité. Le deuxième cas s'applique ici à Dior qui, à travers la narration de sa vie sexuelle, ne se gêne pas pour placer le lecteur dans une situation de « voyeur » quasi-gênante. Ces descriptions de femme soumise mettent pourtant l'emphase sur ce que la narratrice veut combattre et viennent contredire son comportement. En s'exprimant et en prenant le contrôle de son corps, elle choisit d'aller au-delà des préjugés afin de se créer un espace féminin où il lui sera permis de se faire entendre. Comme nous l'avons vu dans notre premier chapitre à travers l'exemple de Mariama Bâ, la femme écrivain se donne une voix à travers l'écriture en autorisant ses personnages féminins à sortir de leurs rôles traditionnels. Angèle Bassolé Ouédraogo revient sur cet écartèlement ressenti par le sexe féminin qui bien souvent pousse les auteures francophones comme Bugul et Bâ à aller à l'encontre des traditions :

La problématique de l'existence d'une écriture féminine africaine ne peut s'analyser sans tenir compte de son contexte d'émergence. Ce contexte d'émergence renferme un topos, celui du silence, délimite un espace, celui de la marginalité. Le discours des femmes qui s'élabore après une trop longue période de silence porte les marques de l'ostracisme et se confronte au discours hégémonique patriarcal. (par. 38)

Dans Mes hommes à moi, « cet espace marginal » de l'écrivaine se retrouve dans la facilité avec laquelle Bugul laisse une grande liberté à Dior pour s'exprimer sur son désir et sa

sexualité. Capturée dans un univers où l'ordre patriarcal domine l'univers féminin, Dior trouve le moyen de faire le lien entre la femme soumise « traditionnelle » – mère et épouse – et la femme qu'elle devient. Sa prise de conscience du monde qui l'entoure est d'autant plus perturbante qu'elle fait comprendre aux lecteurs qu'originellement, elle n'a pas sa place là où elle se trouve. Ce non-lieu identitaire l'empêche de s'approprier l'espace dans lequel elle grandit et la force donc à l'exil. Comme elle l'explique dans l'ouverture du roman :

Je m'étais installée dans ce pays [la France], quand je m'étais rendu compte que je ne pouvais pas vivre comme je l'aurais voulu dans mon propre pays [le Sénégal], parce que je ne remplissais plus les critères de sélection des hommes. Chez moi, avant, les hommes choisissaient les femmes qu'ils devaient épouser en fonction de leur appartenance familiale. (Mes hommes à moi 26)

Cette fuite pour la France et les transgressions que commet Dior sont justifiées lorsque cette dernière accuse la mère à plusieurs reprises de ne pas l'avoir « initiée aux valeurs traditionnelles » (Mes hommes à moi 89). Ce manque d'éducation traditionnel se réitère à plusieurs endroits dans le récit et à chaque fois, la narratrice incrimine la mère de l'avoir abandonné sans lui avoir permis « [d'] emmagasin[er] des sensations, des sentiments et des émotions utiles pour la survie socio-affective et la nostalgie qui servait de rempart dans la vie » (Mes hommes à moi 87). Tout comme Ken dans Le baobab fou qui reproche à la mère d'être partie, Dior cherche refuge dans l'éducation française où elle trouve du réconfort et où s'ouvre alors la possibilité – pourtant illusoire – pour une femme d'avoir sa propre voix, contrairement à la mère qui « était occupée à travailler pour subvenir à [ses] besoins » (Mes hommes à moi 88).

Comme l'explique Ken Bugul dans une interview de Carine Bourget et Irène Assiba d'Almeida, si elle choisit « l'assimilation occidentale » (360) – et fait faire de même à ses héroïnes – c'est principalement parce qu'elle n'avait pas reçu « d'initiation » à travers « l'école traditionnel africaine [qui] était une éducation orale, donnée par la maman » (Bourget et Assiba

d'Almeida 354). Ainsi, en prenant le chemin de l'école française, Dior pense s'assimiler à la culture européenne qui, elle l'espère, pourra la diriger vers un monde meilleur. Elle va néanmoins se rendre compte que :

ce qui m'avait le plus affligé, plus tard, c'était la conception que j'avais des choses qui, dans le contexte où je vivais, détonait outrageusement. À cette époque, je ne réalisais pas les conséquences que cela aurait sur ma vie. Je me croyais émancipée, moderne alors que j'étais complètement aliénée. Pas une aliénation subie, mais choisie, par manque d'alternative. (Mes hommes à moi 86)

En prenant conscience de son corps de femme, Dior emprunte un chemin complètement différent de celui de sa mère dans sa relation avec les hommes et devient hors normes aux yeux de la société – de sa société. Elle se définit alors comme être aliénée – ou folle comme c'est le cas dans Le baobab fou. En effet, en s'alliant au monde occidental, à l'image de Ken, Dior s'écarte des normes de conduite de la société. Comme le souligne Pius Ngandu dans Discours et écritures littéraires,

Une telle inadéquation avec les normes et les valeurs de la société ne pouvait aboutir, ni à l'évasion qui impliquerait un abandon, ni à la rébellion qui correspondrait à un effort pour remplacer les valeurs et les normes rejetées par un système déterminé. [...] Les normes sont ici dépassées par une « raison irrationnelle », et donc par des langages en folie. (154)

L'aliénation de Ken et de Dior – qui se traduit dans le fait qu'elles se retrouvent emprisonnées dans un corps où seul le langage corporel et la sexualité s'émanent – n'est qu'une conséquence d'un non-aboutissement de ce que Ngandu appelle « évasion ». C'est ainsi que Ken et Dior se retrouvent emprisonnées dans un corps malade que, paradoxalement, elles avaient souhaité rendre indépendant en choisissant de se placer en dehors de la normalité. L'échec de Ken et Dior à se créer un univers féminin hors norme – d'un point de vue traditionnel – se traduit par la folie, folie qui se nourrit des attentes d'une société. Et si Ken et Dior n'arrivent pas à suivre les codes de conduite, l'aliénation se fait de plus en plus grande, forçant les narratrices à entrer dans

un cercle vicieux, celles-ci voulant à tout prix prendre en charge leur occidentalisation dans le but de s'intégrer.

Ainsi, Ken proclame : « Être occidentalisé ne semblait plus si facile. Ce n'était pas seulement l'école française. C'était tout un mode de vie. Je trouvais cela fatigant mais cela ne m'empêchait pas de m'y mettre, de prendre toutes les manières jusqu'à la démarche » (Le baobab fou 141). Ce langage contradictoire se répète à plusieurs reprises et prouve l'impossibilité pour Ken de se construire une identité saine et lucide. Pourtant, elle va tout faire pour essayer d'y arriver ce qui explique ses multiples partenaires sexuels. Cette dérive sexuelle l'amène à positionner la femme noire comme objet. C'est à travers ses atouts qui font appel à la mysticité et à la sensualité que Ken s'impose parmi les « blancs ». Ancien président et poète du Sénégal, symbole du mouvement de la négritude des années 1930 et d'une construction démocratique, Senghor souligne dans son poème Femme noire que même nue, la femme noire est mystérieuse et « [sa] beauté [les] foudroie en plein cœur » (6).²⁷ C'est avec des poèmes comme celui de Senghor que la femme noire devient un fantasme pour l'homme blanc, ce dont prend conscience Ken. Cependant, cette volonté de s'occidentaliser, en utilisant ses atouts physiques, ne lui suffira pas pour s'intégrer car l'Occident ne lui donne jamais le choix de se construire sa propre identité : « J'aimais de l'Occident l'identification qu'elle m'imposait et la justification que je devais en donner aller jusqu'au renoncement total à mes réalités profondes » (Le baobab fou 142). Ainsi, en opposant « aimait » et « imposait », Ken prouve que son intégration à l'Europe devient une nécessité et le fait qu'elle ne peut pas se construire sa propre identification va la conduire vers l'aliénation.

²⁷ Femme noire est un poème écrit par Senghor qui dépeint la femme africaine comme représentation même de la terre Afrique ; mère patrie qu'il est important de chérir et de protéger.

Cette instabilité mentale se retrouve aussi chez Dior et s'installe là aussi très tôt chez la narratrice avec son désir de s'eupéaniser. Comme elle le remarque sa folie s'explique à travers la colonisation :

Nous obéissions à des ordres que nous n'avions pas intériorisés. Nous devions obéir. Nous devions faire, comme ils disaient, comme ils imposaient. Et à force d'obéir, une sorte d'assimilation dramatique s'était établie qui avait modifié le comportement en perturbant le moral. [...] Mais comment un colonisé, un assimilé, qui avait été formaté dans un statut de dominé, pouvait-il assimiler des choses, sans qu'il y ait aucune incidence sur son comportement. (Mes hommes à moi 74)

Ainsi, tout comme Ken, Dior utilise le mot « imposaient » ce qui montre la nécessité pour les narratrices d'insister sur le fait que l'identité qu'elles se construisent ne peut pas être réelle et qu'elles sont amenées à s'exclure de la société et à renier la tradition de leurs ancêtres. « Le moral » agit alors sur « le comportement » que Ken ou Dior vont avoir en Europe, attitude qu'il va leur être difficile de s'expliquer sans se confronter à elles-mêmes.

Cette prise de conscience est d'autant plus aliénatrice pour les deux narratrices qui avaient fui la mère, garante de la culture et de la tradition africaine à travers sa soumission à l'homme. Le passage ci-dessous reprend la place de la femme dans la société patriarcale que Dior a voulu échapper et explique son choix de langage qui fait référence aux animaux. Que ce soit « conditionner », « atteler » ou bien même « récolter », la femme se retrouve réduite à n'exister qu'à travers son rôle de mère et d'épouse et non en tant que femme, ce qui la définit encore une fois comme aliénée.

Il ne s'agissait pas de savoir si elle aimait son mari ou si ce dernier l'aimait. Elle était conditionnée au rôle d'épouse et de mère. Elle s'y attelait malgré toutes les difficultés et toutes les souffrances. En étant une bonne épouse, elle récolterait les bénéfices auprès de ses enfants. En étant une bonne mère, elle récolterait les bénéfices auprès de Dieu. (Mes hommes à moi 207)

Ainsi, le choix devient difficile puisqu'en restant au pays, Ken et Dior n'auraient pas eu d'autres possibilités que de suivre l'exemple de la mère qui répond parfaitement aux « normes » fixées par ladite société – cette dernière étant dans l'impossibilité de prendre le contrôle de son individualité – ce qui ironiquement décrit les sentiments de Ken et Dior face à leur intégration en Europe.

Tandis que Ken s'éloigne de ses racines à travers l'éducation, la rupture de Dior avec ses traditions s'effectue à travers un éveil sexuel qui prend place lors des retrouvailles de cette dernière avec sa mère. En changeant d'école et d'environnement, Dior se retrouve déboussolée et face à une mère qui tente tant bien que mal à éduquer sa fille dans l'art des traditions sans prendre conscience de la détresse qui émane de cet enfant de sept ans. Le comportement de la mère de Dior s'oppose ici à celui de Ramatoulaye dans Une si longue lettre qui au contraire, s'adapte à ses enfants et ne renie pas le changement culturel qui les poussent à agir en dehors des traditions. Pour Ramatoulaye, l'amour maternel devient plus fort que les coutumes, même si cela l'amène à faire face à des situations qu'elle nomme « inexplicable[s] » (Une si longue lettre 153). Ainsi, en allant à l'encontre d'un système où la mère doit éduquer ses enfants de façon à les rendre exemplaires, Ramatoulaye donne une toute autre définition à la maternité : « On est mère pour illuminer les ténèbres. On est mère pour couvrir, quand les éclairs zèbrent la nuit, quand le tonnerre viole la terre, quand la boue enlise. On est mère pour aimer sans commencement ni fin » (Une si longue lettre 153). Ce point de vue est d'autant plus fort qu'il rentre en contraste avec les mères de Ken et de Dior qui ne semblent pas savoir comment agir comme mère face à des jeunes filles perdues en besoin de repère évident, témoins d'un système familial en perdition.

Mais la réalité va vite rattraper l'illusion et il devient alors vital pour Dior de se détacher de cette emprise, ce qu'elle fait en prenant conscience de son corps et de son sexe. La sexualité de Dior s'éveille à un moment précis, au milieu du roman, lors d'un épisode traumatique où Dior s'urine dessus lors de son arrivée dans cette nouvelle école devant un grand nombre de personnes – signification de peur mais aussi prise de conscience de sa féminité : « Je m'étais retenue de toutes mes forces en vain. La vessie avait lâché et j'avais fait dans ma culotte. L'urine avait coulé sous la table et ruisselé sur le sol cimenté. Des doigts pointés avaient suivi le ruissellement de l'urine et les visages s'étaient tournés vers moi » (Mes hommes à moi 138). En se faisant passer pour paria, elle s'exile elle-même du reste des étudiants. Et en décidant de se venger des railleries collectives, elle se crée un personnage qui se développe dans un espace féminin jusqu'au moment de son départ pour la France et où commence sa descente aux enfers telle qu'elle est narrée dans Le baobab fou.

Ainsi en parallèle avec la notion d'aliénation, chacune des actions que prennent Dior et Ken sont réfléchies et voulues dans ce que Ramond Journey désigne – selon un concept de Foucault – comme « transgression délibérée ». Bien que Journey applique son analyse à Tituba – personnage éponyme dans le roman de Maryse Condé Moi, Tituba sorcière,²⁸ le terme de « transgression délibérée », prévaut tout aussi bien pour Dior et Ken. Même si au final, elles se retrouvent prises au piège dans leurs propres corps, leurs volontés de départ est de se détacher « du pouvoir qui maintient [la] mère dans le silence » (192). En effet, pour reprendre les propos de Ramond Journey sur Tituba :

Dans *Histoire de la sexualité*, Michel Foucault explique que « si le sexe est réprimé, c'est-à-dire voué à la prohibition, à l'inexistence et au mutisme, le seul fait d'en parler, et de parler de sa pression a comme une allure de transgression

²⁸ Moi, Tituba sorcière est un roman de Maryse Condé paru en 1986. Il narre l'histoire de Tituba, jeune esclave métisse, au XVIIème siècle qui va être jugée pour sorcellerie lors du procès de Salem. L'histoire de Condé se base sur des faits réels.

délibérée. Qui tient ce langage se met jusqu'à un certain point hors pouvoir ; il bouscule la loi, il anticipe, tant soit peu, la liberté future ». Ainsi, en exprimant sans équivoque son désir et son plaisir sexuel, Tituba se place hors du pouvoir qui maintient sa mère dans le silence. (192)

Pour ce qui est de Dior et de Ken, il est évident, à travers leurs relations avec le corps, qu'elles ne se gênent pas elles non plus pour répondre aux besoins sexuels qui proviennent de cet exotisme charnel et qui attirent un grand nombre de personnes. La mère de Dior, à l'opposé, se cloître dans un silence sans se douter des activités scrupuleuses de sa fille et espère naïvement reconquérir cette jeune enfant afin de la transformer en épouse et mère parfaite. Le silence profond dans lequel se mure la mère fait aussi écho à son ignorance puisque son comportement maternel reflète les attentes d'une société où l'homme est à la tête de la famille. Rosander qui débat de la place de la femme mouride sénégalaise dans la société souligne, « [qu'] on attend de la femme qu'elle dissimule les secrets désagréables concernant sa vie familiale et donne avec stoïcisme et courage l'apparence d'une épouse heureuse et sans problème » (165). Ainsi, peu importe l'ambiance qui anime le cercle familial, il est impératif pour la femme de maison de se montrer digne vis-à-vis d'autrui, quitte à mettre en péril le bien-être de certains membres comme on le verra par la suite. La voix féminine reste étouffée et la mère suit aveuglement le règlement et la conduite qu'on lui impose.

Ainsi, le choix de Dior de vivre pour assouvir ses besoins sexuels est impensable pour la mère qui est guidée par les traditions : « Pour elle à mon âge, quand un homme me fréquentait, il devait me donner quelque chose » (Mes hommes à moi 177). En communiquant sans ambiguïté son désir pour la chair humaine, Dior donne la parole au sexe féminin et agit en fonction des sentiments qu'elle ressent au plus profond de son corps et donc de son individualité.

Cette dichotomie mère / fille prend une tournure surréaliste lorsque Dior s'apparente à la mère. Bien que ce ne soit qu'un jeu linguistique, le choix des mots reste néanmoins porteur de

sens. En effet, ce n'est pas par hasard que Dior se laisse appeler « mère »²⁹ par un de ses amis, Bocar. Ainsi, en prenant le nom de la mère, elle se glisse dans la peau de cette femme soumise dont la vie est ancrée dans les traditions pour en changer le comportement. Cet épisode n'est pas anodin au reste de l'histoire qui suggère un rapprochement intime et une tension sexuelle entre la « mère » et Bocar, que Dior voyait comme son frère. Là encore, l'allusion au frère a une grande signification puisqu'il représente chez la narratrice un idéal masculin. Le caractère incestueux de ce passage donne donc à Dior des intentions malsaines :

Il me prit des mains la pochette du disque qu'il posa à côté et m'embrassa à nouveau, en m'allongeant sur le lit. Cette fois, je répondis à son baiser. J'ouvris la bouche, desserrai les dents et me lascia faire. Je m'abandonnai. Je ne voulais pas me contrôler, je ne pouvais pas et je n'en avais pas envie. Je venais d'entrer dans un monde nouveau, étrange, merveilleux. Sa langue fouillait la mienne et j'étais emportée. Quelque chose ruisselait du plus profond de moi et je l'attirai vers moi en le serrant fort avec mes bras. Brusquement, je me détachai de lui et me levai.
« Je dois partir. » (Mes hommes à moi 126)

Ce passage dépeint deux types de femmes : l'une qui se retrouve hypnotisée face à ce jeune homme qui a tout pour lui plaire et l'autre qui décide de prendre les choses en main en prenant la fuite. Il semble que ce moment fait écho à la volonté de Dior de ne pas devenir comme sa mère. Alors qu'elle se sent sous l'emprise du sexe masculin et qu'elle ne peut que s'y « abandonner », elle prend conscience du pouvoir qu'elle peut avoir sur les hommes en « l'attirant vers elle ». En prenant le contrôle de la situation, Dior décide de « devenir une grande séductrice » et de « séduire les hommes » (Mes hommes à moi 128).

En ce révélant comme dominante, Dior affirme qu'elle peut retourner l'ordre établi qui place l'homme au-dessus de la femme. En disant non à celui qu'elle considère comme son frère, elle refuse toute domination masculine tout en se positionnant contre la structure familiale qui veut que la femme s'assujettisse à tous les niveaux envers les hommes. Même si elle ne le dit pas

²⁹ Bocar est le fils de la marraine de Dior, dont elle porte le nom d'où le fait qu'il l'appelle « ma mère ».

ouvertement, il est possible d'interpréter le passage ci-dessus comme une prise de position révolutionnaire que prend Dior contre les valeurs familiales qui plus précisément, tourne autour de la place du père.

En tenant un discours aussi controversé, Dior déstabilise la loi – qu'elle soit patriarcale ou coloniale – qui remet en cause son comportement inapproprié vis-à-vis des hommes en qui elle recherche le père et le frère mais aussi d'elle-même.

3.2 Et le père dans tout ça ?

Dans son analyse sociale des genres, Chodorow souhaite analyser le comportement maternel d'une femme envers ses enfants qu'elle qualifie d'acquis et d'ancré dans l'esprit des femmes mais aussi des hommes (11). Cependant, Chodorow démontre dans The reproduction of mothering que les arguments de nature biologique – qui au final ressortent plus de l'entendement populaire – en faveur de cette distinction des genres ne justifient pas nécessairement qu'une femme qui donne la vie devienne mère :

The biological argument for women's mothering is based on facts that derive, not from our biological knowledge, but from our definition of the natural situation as this grows out of our participation in certain social arrangements. That women have the extensive and nearly exclusive mothering role they have is a product of a social and cultural translation of their childbearing and lactation capacities. It is not guaranteed or entailed by these capacities themselves. (30)

Chodorow ne s'arrête pas à cette organisation sociale des genres puisque l'originalité de son étude réside dans son approche psychanalytique. Ainsi, elle explique que c'est à travers ce point de vue que l'homme et la femme se cantonnent l'un dans l'espace domestique et l'autre dans l'espace publique (Chodorow 41) et que la relation mère / nouveau-né révèle le caractère conscient et inconscient de ce qui est attendu des hommes et des femmes : « My account of the early mother-infant relationship in Western industrial society reveals the conscious and unconscious attitude and expectations that all people – male and female – have of their mother in

particular, and of women in general » (91). Cette distinction permet de comprendre à un certain niveau le rôle de la mère dans la construction identitaire d'un enfant même si cette perspective omet néanmoins d'expliquer en quoi la femme est plus apte à « materner » que l'homme.

Cette question de savoir pourquoi la place de la femme / mère domine celle de l'homme / père, se pose à l'intérieur de Le baobab fou et Mes hommes à moi. Que ce soit Ken ou Dior qui accusent leurs mères de partir, les deux narratrices blâment cette dernière de les avoir privées de stabilité et de structure – sentiments, selon des idées reçues populaires, qu'une mère se doit de transmettre à ses enfants. Si l'on se tourne vers le personnage de Ramatoulaye dans Une si longue lettre, on remarquera que cette dernière représente la mère idéale pour Ken et Dior, celle qui met ses enfants au premier plan et qui fait coexister la tradition et la modernité.

En opposition à la figure maternelle, le père est présenté comme un homme affectueux et discret. Si la narratrice accorde une place importante à cet homme dans Mes hommes à moi, la première lecture de Le baobab fou, ne le définit pas aussi clairement car il n'est pas évident d'établir une relation père / fille, si ce n'est à travers les souvenirs que Ken a de cet homme en rapport avec le départ de la mère. Avant de l'accuser de ses maux, Ken se remémore donc un homme idéal. Ainsi, lors du décès de son père, elle s'entend penser : « Je le regardais, l'aimais et souhaitais ardemment le connaître plus. [...] J'aurais voulu que d'autres sentiments nous ébranlent » (Le baobab fou 95). Il en est de même pour Dior qui ne se gêne pas pour dire de façon explicite que son père et son frère sont – et seront – certainement les deux hommes de sa vie, d'un point de vue sexuel et affectif. De cette façon, Dior passe une bonne partie de sa jeunesse à la recherche de cet homme qui serait un mélange de son père et de son frère.

Que ce soit dans son premier roman ou dans son dernier, Bugul décrit de façon quasi-identique ce père. Homme religieux, âgé et aveugle, il entre en opposition totale avec la

description de la mère : « Quand je le découvris en père, je l'admirai, le respectai et voulus qu'il soit heureux. Je voulais réussir dans la vie pour lui faire plaisir. [...] Il était souvent concentré dans la médiation, la prière » (Mes hommes à moi 197). La relation que Dior établit entre sa réussite et le « plaisir » qu'elle souhaite allouer à son père font écho à son impossibilité de trouver satisfaction sans le père.

Ainsi, de par son attitude envers les hommes et plus particulièrement envers la figure paternelle, Bugul redimensionne les relations familiales et appuie les propos de Chodorow qui souhaite démontrer qu'un homme a une place importante dans la construction identitaire d'un enfant. Ainsi, Chodorow et Ken soulignent que sans la figure maternelle, un enfant ne peut ni exister, ni se construire et que le père – bien que biologiquement indispensable – a un rôle secondaire.

En se penchant sur Le baobab fou, une nuance est cependant à relever dans la relation que Ken établit avec ce père qu'elle accuse de négligence envers son épouse et qu'elle blâme de ne pas l'avoir soutenu au départ de la mère : « Et je ne pouvais rien tirer du père qui conservait un mutisme total. Père n'était pas le genre disponible pour les situations de ce monde. Père était toujours concentré sur son chapelet » (Le baobab fou 80). Un déséquilibre s'installe dès lors et enlève tout repère à Ken, dernière chance pour elle de trouver sa place dans cette famille si déstructurée : « Et moi, il me manquait le père, il me manquait l'espoir, il me manquait le rêve, il me manquait le repère » (Le baobab fou 111). Le jeu de mot que l'on rencontre entre « père » et « repère » permet d'associer les deux concepts et de noter que sans figure paternelle, il est impossible pour Ken de se créer une structure, ce qu'elle retranscrit comme perte « d'espoir » et de « rêves ». Ainsi, tout comme elle se distancie de la mère en utilisant le pronom défini « la »

ou indéfini « une », Ken finit par faire de même avec le père en ne faisant jamais référence au père avec le pronom possessif « mon ».

À l’opposé, ce décalage entre le père et la fille n’existe quasiment pas dans Mes hommes à moi. Pour Dior, « le » père se transforme en « mon » père. Ce fossé autrefois creusé entre les deux personnes se resserre petit à petit, le père finissant par devenir une figure obsessionnelle que Dior va à tout prix essayer de posséder, créant ainsi un conflit avec la mère :

Comment expliquer à ma mère, élevée dans l’idée qu’une femme doit absolument se marier, fonder un foyer, que je ne pouvais fréquenter aucun homme, encore moins l’épouser. Comment aurais-je pu me marier alors que je n’arrivais pas à trouver l’homme qui pouvait me fixer moi-même, un homme qui serait mon père et mon frère. (Mes hommes à moi 182)

Dior admet donc qu’elle a un problème qu’elle doit « fixer » qui met en avant une image que l’on peut qualifier d’incestueuse entre son père et elle. La mère semble enfermée dans son rôle d’épouse parfaite, ce qui ne lui permet pas de voir ce qui se passe autour d’elle, au sein même de sa famille.

Ainsi que ce soit à travers Dior qui expose plus ouvertement sa relation incestueuse ou alors à travers Ken qui en sous-entend les conséquences, le rôle de la mère prend une toute autre signification. En effet, en suivant ce cheminement de pensée, la mère devient non seulement responsable d’avoir abandonnée sa fille mais aussi coupable de l’avoir laissée entre les mains du père. Dans Mes hommes à moi, Dior aborde ainsi un sujet complexe et difficile, omettant toute la pudeur et la gêne présente dans la narration de Ken dans Le baobab fou. En effet, car même s’il est sous-entendu qu’une relation incestueuse s’installe entre le père et la fille, Ken ne l’avoue jamais clairement. Pourtant, dans Le baobab fou, cette dernière va jusqu’à lui faire toucher sa poitrine : « Tout en lui parlant je lui pris la main et je la posai sur des bouts de seins en bourgeons » (36) – acte déplacé. Dans Mes hommes à moi, Dior ne se cache pas pour montrer la

difficulté qu'elle a de trouver un homme car comme elle l'affirme : « Je ne voulais pas me prendre pour une femme blasée qui trouvait que les hommes étaient tous des nuls, à part son père et son frère » (24). Cette affirmation ne paraîtrait pas déplacée si Dior n'avait pas décrit les moments passés avec son père où elle « prenais sa longue main et la passais sur mon corps. Je lui faisais toucher mes yeux, mon nez, mon cou comme pour lui faire sentir que je lui ressemblais beaucoup » (Mes hommes à moi 198).

Une telle inadéquation du comportement du père ne peut que justifier la passivité de cette figure masculine. Malgré l'omniprésence de cet homme, ce dernier nourrit le déséquilibre familial ressenti par Ken, déléguant l'éducation de sa fille entièrement à sa femme. Comme le note Chantal Kalisa, « the mother, as a figure of authority, becomes the patriarchal messenger sent to enforce the rule of the father » (80). La mère devient donc seule responsable de transmettre les traditions familiales à ses enfants tandis que le père se met en dehors de cette éducation en se consacrant à la prière. Ainsi, ce que fait Ken Bugul dans chacun de ses romans ne relève pas seulement d'une analyse des effets néfastes de la colonisation sur la femme africaine. En effet, en plaçant la figure maternelle au centre de ses œuvres et en la blâmant des maux que ressent la fille, Bugul réanalyse le fonctionnement d'une famille traditionnelle. Ces nouvelles accusations que lancent Ken et Dior vont à l'encontre de l'image qu'une famille stable est supposée projeter. Ainsi, en donnant une voix aussi forte à ses narratrices, Bugul ne narre pas seulement une quête identitaire complexe, parsemée de sexe et de drogue puisqu'elle bascule l'édifice social de sa propre culture.

En présentant cette nouvelle approche, on remarquera que la figure maternelle devient un moyen pour Ken et Dior de mettre en avant l'échec que sa mère rencontre face à son impossibilité d'enseigner à ses enfants et à sa fille en particulier l'art de mettre en scène une

famille idéale. Ainsi, dans Le baobab fou tout comme dans Mes hommes à moi, Bugul s’imagine des héroïnes qui se trouvent dans l’impossibilité de retourner vers la « Mère Afrique »,³⁰ la mère se trouvant dans l’impossibilité d’apporter une continuité dans la vie de son enfant en supprimant toutes formes de communication.

Pour arriver à une telle conclusion sur l’importance du rôle du père et de son emprise sur la mère dans les deux romans de Bugul, il faut comprendre que la figure maternelle de Le baobab fou et de Mes hommes à moi devient la messagère d’une voix masculine au dépens de son propre langage et du respect de ses traditions. Cette situation explique en partie les ressentiments de Ken et Dior qui ne peuvent pas pardonner à la mère de ne pas s’être battue pour ses enfants. En se limitant à un rôle d’archétype social et culturel, la femme ne se libère pas mais s’enfonce dans une forme de servitude maternelle et maritale dans une société patriarcale.

Ainsi comme le démontre Elleke Boehmer dans son essai Stories of Women and Mothers, « in the Manichean allegory³¹ that typified the colonial power struggle, dominant, ‘true’ power – that of the coloniser – had been characterised as rational, disciplined, assertive, masculine ; while inertia, weakness, the disorderly, was represented as feminine » (8). Afin de remédier à cette discrimination, Boehmer explique qu’il est nécessaire pour la femme d’écrire afin de narrer une histoire féminine, même si cela requiert une réécriture de soi continue (10).

Que ce soit à travers Ken ou Dior, Bugul donne la parole à ses narratrices qui peuvent enfin dire

³⁰ Cette expression se retrouve dans la tragédie d’Aimé Césaire Et les chiens se taisaient (1956) qui relate l’histoire d’un esclave qui assassine son maître et qui appelle le reste de son peuple à se rebeller. À un moment de la pièce de théâtre, le personnage principal s’exclame :

L’Afrique dort, ne parlez pas, ne riez pas. L’Afrique saigne ma mère
L’Afrique s’ouvre fracassée à une rigole de vermines,
à l’envahissement stérile des spermatozoïdes du viol (39).

À travers son œuvre, Césaire appelle le peuple africain à retourner vers la « Mère Afrique » afin qu’il renoue contact avec leur racine. La critique de Ken Bugul, bien que différente du fait de l’importance de l’exil dans ses romans, utilise cette image afin de mettre en avant le caractère ingrat de cette « Mère Afrique » qui n’a pas su se rebeller contre la figure paternelle, représentée ici à travers les forces colonisatrices.

³¹ Boehmer base ici sa réflexion sur un article de Abdul R JanMohammed « The Economy of Manichean Allegory: the Function of Racial Difference in Colonialist Literature » qui se trouve dans une collection d’essais édités par Henry Louis Gates Jr. dans ‘Race’, Writing and Difference.

leurs histoires de leur point de vue de femme, leur donnant une occasion de se créer une identité. En revenant sur leur passé, elle narre une histoire personnelle et qu'elle soit agréable à raconter ou pas, la femme peut enfin exister en tant qu'individu dans une société – que cette société l'accepte telle qu'elle est ou pas.

CONCLUSION

L'objectif de cette thèse était de montrer en quoi l'absence de la mère a un rôle majeur sur le développement identitaire de la narratrice de Le baobab fou. En choisissant d'analyser le comportement de la mère, nous avons pu relever la discorde qui s'établit entre le monde traditionnel auquel la figure maternelle appartient et le monde moderne européen au sens où Ken l'entend et le découvre lors de son séjour en Belgique. En choisissant de s'attarder sur le caractère de la mère, nous avons voulu démontrer que son comportement est en effet en partie responsable du mal-être de Ken. Ainsi, en nous basant sur les ressentis de la protagoniste et sur la narration de sa vie, nous avons vite perçu le besoin de pousser l'analyse plus loin afin de s'interroger sur les causes réelles qui l'empêchent d'exister et de se construire une identité en tant que femme, entité qui, comme nous l'avons vu, semble difficile de dissocier du statut de mère et d'épouse.

Quel bilan peut-on donc tirer sur la place et le rôle de la mère dans la construction identitaire de Ken ? Alors que dans l'introduction on se demandait comment il était possible pour une jeune fille de se bâtir une identité si elle ne possède aucun repère ni aucune structure, nous pouvons conclure que cette construction identitaire demeure un processus sans cesse remis en question qui ne prend sens pour Ken – tout comme pour les autres narratrices de Ken Bugul – qu'à travers la narration de leurs histoires. Notons tout d'abord que dans la « pré-histoire de Ken » le narrateur omniscient prend le monopole de la parole sans donner à Ken la possibilité de s'exprimer. Ce sera dans la douleur que Ken imposera sa voix – analogie qu'il est possible de retrouver à travers la douleur que ressent l'enfant lorsqu'il joue avec la perle d'ambre sous le baobab. C'est ainsi que naît la prise de parole féminine de la protagoniste et que commence « L'histoire de Ken ». Cette prise de parole douloureuse est issue du rejet, du silence et du besoin

de surmonter l'hégémonie masculine et existe en partie grâce à l'éducation de Ken qui lui permet non seulement d'avoir une histoire mais aussi de refuser un contrôle masculin. Paradoxalement, cette même éducation se retrouve au centre des accusations de Ken même si ce n'est cependant pas l'unique raison qui la pousse à ressentir un malaise profond puisque rappelons-le, la colonisation, son intégration à la Belgique, mais surtout la relation intime qu'elle a avec sa mère et son père sont autant de barrières à dénoncer que le système éducatif.

Ainsi, la figure paternelle, qui est pourtant centrale au monde traditionnel patriarcal, se retrouve à disparaître du récit. Cette voix masculine se superpose néanmoins à celle de la mère qui se retrouve avec de nombreuses responsabilités dont celles qui consistent à faire respecter les traditions et donc à faire perdurer le monopole du patriarcat. En faisant le choix de se créer un espace purement féminin en narrant une histoire à la première personne, Ken se détache de l'univers masculin mais n'arrive dans un premier temps qu'à accuser la femme – et donc la mère – de son mal-être. C'est en prenant conscience de cette ambiguïté qu'elle va ensuite réintroduire la figure paternelle – comme on la retrouve dans Mes hommes à moi – sans pour autant supprimer la prise de parole de la femme. Une cohabitation et une égalité dans la prise de parole entre le sexe masculin et le sexe féminin lui permettent de faire ressortir un malaise et un système traditionnel oppressant, qui n'est à priori pas visible ni lisible à la première lecture de Le baobab fou, mais qui par la suite autorise la femme à s'exprimer.

À travers l'ambiguïté des voix narratives, Ken Bugul s'autorise une certaine liberté dans son écriture. Cette dernière utilise ses personnages principaux pour révéler des histoires choquantes et inconvenantes qui se font échos d'un roman à l'autre. Néanmoins Ken Bugul ne proclame jamais ses œuvres comme des récits fictifs même si la réapparition de la mère et l'importance de la structure familiale dans Le baobab fou et Mes hommes à moi appuient une

prise d'écriture au premier abord réelle. Par conséquent, l'ambivalence qui ressort de l'écriture de Ken Bugul lui permet d'établir une relation fictive avec ses protagonistes. C'est principalement grâce à la liberté que se donne Ken Bugul dans l'écriture de ses romans, qu'elle peut aborder des sujets si tabous et controversés. Cette position face à l'écriture et la littérature lui permet de montrer le chemin à de nombreuses autres écrivaines. À leurs tours, elles peuvent enfin sortir du silence et utiliser la littérature comme un moyen d'expression où la réécriture de soi – qu'elle soit sous forme fictive ou autobiographique – devient non-seulement un moyen thérapeutique mais aussi un tremplin au combat lancé pour donner à la femme la possibilité de choisir qui elle souhaite être et la possibilité de trouver sa propre voie/x.

BIBLIOGRAPHIE

- Bâ, Mariama. Une si longue lettre. Paris: Groupe Privat/Le Rocher, 2007. Print.
- Barthélémy, Pascale. « La formation des africaines à l'école normale d'institutrices de l'AOF de 1938 à 1958 : instruction ou éducation ? » Cahiers d'études africaines 43.169-170 (2003): 371-88. Print.
- Boehmer, Elleke. Stories of Women: Gender and Narrative in the Postcolonial Nation. Manchester: Manchester University Press, 2005. Print.
- Bourget, Carine, et Irène Assiba D'Almeida. « Entretien avec Ken Bugul. » The French Review 77.2 (Dec. 2003): 352-63. Print.
- Bugul, Ken. Le baobab fou. Dakar: Nouvelles Editions Africaines, 1984. Print.
- _____. Mes hommes à moi. Paris: Présence Africaine, 2008. Print.
- Césaire, Aimé. Et les chiens se taisaient. Paris: Présence Africaine, 1956. Print.
- Chemain-Degrange, Arlette. Emancipation féminine et roman africain. Dakar: Nouvelles éditions Africaines, 1980. Print.
- Chodorow, Nancy. The Reproduction of Mothering: Psychoanalysis and the Sociology of Gender. Berkeley: University of California, 1978. Print.
- Dulucq, Sophie. « Regards complémentaires. » Ed. Coquery-Vidrovitch, Catherine. Femmes d'Afrique. Toulouse: Presses Universitaires Du Mirail, 1997. 145-88. Print.
- Crowder, Michael. West Africa Under Colonial Rule. Evanston: Northwestern University Press, 1968. Print.
- D'Almeida, Irène Assiba. Francophone African Women Writers: Destroying the Emptiness of Silence. Gainesville: University of Florida, 1994. Print.
- De Duras, Claire. « Ourika. » Galica.bnf.fr. Bibliothèque Nationale De France, 03 May 2010. Web. 14 Oct. 2012. <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5759311p/f17.image.Ourika.langEN>>.
- Edwards, Kerith. « Returning for the Surrogate Mother: Riwan ou le chemin de sable. » Emerging Perspectives on Ken Bugul: From Alternative Choices to Oppositional Practices. Ed. Ada Uzoamaka Azodo et Jeanne-Sarah De. Larquier. Trenton, NJ: Africa World, 2009. 205-22. Print.

- Esonwanne, Uzo. « Enlightenment Epistemology and « Aesthetic Cognition »: Mariama Bâ's So Long a Letter. » The Politics of (m)othering: Womanhood, Identity, and Resistance in African Literature. Ed. Obioma Nnaemeka. London: Routledge, 1997. 82-100. Print.
- Fanon, Frantz. Peau noire, masques blancs. Paris: Éditions Du Seuil, 1971. Print.
- Freud, Sigmund. « Mourning and Melancholia » Barondecharlus.com. N.p., n.d. Web. 13 Oct. 2012. <http://www.barondecharlus.com/uploads/2/7/8/8/2788245/freud__mourning_and_melancholia.pdf>.
- Gellar, Sheldon. Senegal--an African Nation Between Islam and the West. Boulder, CO: Westview, 1982. Print.
- Hitshcott, Nicki. « African « Herstory »: The Feminist Reader and the African Autobiographical Voice. » Research in African Literature 28.2 (Summer 1997): 16-33. Print.
- Inmaculada Díaz, Narbon. « Une lecture à rebrousse-temps de l'œuvre de Ken Bugul: critique féministe, critique africaniste. » Études françaises 37.2 (2001): 115-31. Print.
- Jurney Ramond, Florence. Voix/es libres: maternité et identité féminine dans la littérature antillaise. Birmingham, Ala.: Summa Publications, 2006. Print.
- Kalisa, Chantal. Violence in Francophone African & Caribbean Women's Literature. Lincoln: University of Nebraska, 2009. Print.
- Kane, Hamidou. L'Aventure ambiguë. Paris: Union Générale D'éditions, 1971. Print.
- Krishnamurthy, Sharada. « Journey of Self -exploration in Ken Bugul's Le Baobab Fou. » Ed. E. Anthony. Hurley, Renée Brenda. Larrier, and Joseph McLaren. Migrating Words and Worlds: Pan-Africanism Updated. Trenton, NJ: Africa World, 1999. 117-28. Print.
- Le Petit journal de Yann Barthès. By Yann Barthès. Host Amélie Nothomb. Canal Plus. 26 September 2012.
- Lemay, Michel. « Les conséquences de l'abandon sur le développement psychosocial de l'enfant et dans ses relations personnelles et sociales. » Revue de droit de l'Université de Sherbrook 25.1-2 (1994-1995): n. pag. Université De Sherbrook. Web. 22 May 2012. <<http://www.usherbrooke.ca/droit/recherche/revue/rvus/archives/1994-1995-volume25/>>.
- Nack Ngue, Julie C. « The Body Composite, the Body of Survival: Testimony and the Problematic of Integral Healing in Le Baobab Fou. » Emerging Perspectives on Ken Bugul: From Alternative Choices to Oppositional Practices. Ed. Ada Uzoamaka Azodo and Jeanne-Sarah De. Larquier. Trenton, NJ: Africa World, 2009. 53-80. Print.

- Ndiaye, Lamine. « Avortement « clandestin » et culture négro-africaine. » Ethiopiennes 87 (2011): n. pag. Ethiopiennes.refer.sn. 2011. Web. 16 Oct. 2012. <<http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?article1794>>.
- O'Connell, David. « Ourika: Black Face, White Mask. » The French Review 6t. Special issue. 6 (Spring 1974): 47-56. Print.
- Ouédraogo, Angèle Bassolé. « Et les Africaines prirent la plume ! Histoire d'une conquête. » Mots Pluriel 8 (Octobre 2008): n. pag. Mots Pluriel. Web. 27 Aug. 2012. <<http://motspluriels.arts.uwa.edu.au/MP898abo.html>>.
- Pius, Ngandu Nkashama. Ecritures et discours littéraires: études sur le roman africain. Paris: L'Harmattan, 1989. Print.
- Rich, Adrienne Cecile. Of Woman Born: Motherhood as Experience and Institution. New York: Norton, 1995. Print.
- Rosander, Eva Evers. « Le Dahira de Mam Diarra Bousso à Mbacké. » Transforming Female Identities: Women's Organizational Forms in West Africa. Ed. Eva Evers. Rosander. Uppsala: Nordiska Afrikainstitutet, 1997. 160-74. Print.
- Salvodon, Marjorie. « Contested Crossings: Identities, Gender, and Exile in Le Baobab Fou. » Ed. T. Denean. Sharpley-Whiting and Renée T. White. Spoils of War: Women of Color, Cultures, and Revolutions. Lanham: Rowman & Littlefield, 1997. 113-26. Print.
- Rude-Antoine, Edwige. Des vies et des familles : les immigrés, la loi et la coutume. Paris : O. Jacob, 1997. Print.
- Senghor, Léopold Sédar. « Femme noire. » Femme noire, Senghor, Club des poètes. N.p., n.d. Web. 23 Oct. 2012. <<http://www.poesie.net/senghor1.htm>>.
- Volet, Jean-Marie. La parole aux africaines, ou, l'idée de pouvoir: chez les romancières d'expression française de l'Afrique sub-saharienne. Atlanta, GA: Rodopi, 1993. Print.

ANNEXE : RÉSUMÉS DE LE BAOBAB FOU ET DE MES HOMMES À MOI

1. Le baobab fou

« Pré-histoire de Ken »

L'histoire de la première partie du roman se déroule au Ndoucoumane, une région du Sénégal. Elle commence avec Fodé Ndao qui cueille un fruit de baobab. Avec l'aide de sa sœur, Codou, il décide de se lancer dans la préparation d'un ndiambâne – une boisson à base de sucre et du fruit de baobab – mais manquant de sucre Codou part en demander à sa mère. La mère, occupée par la préparation du mil pour le repas du midi, n'entend tout d'abord pas sa fille. Puis, en colère après sa fille qu'elle trouve paresseuse et insignifiante, la mère lui ordonne d'aller chercher son frère et de l'aider avec les corvées de la maison. Fodé, obnubilé par son fruit, ne pense qu'à trouver du sucre. Le soir tombe et les hommes rentrent des champs ne perdant pas une minute pour manger et se coucher. Toute la famille étant endormie, Fodé en profite pour voler du sucre à sa mère mais il oublie de fermer le couvercle. Au petit matin, l'incident ne passe pas inaperçu aux yeux du père qui se met en colère et le prive de petit-déjeuner. L'appel du ndiambâne reste cependant si fort que sa punition ne l'empêche pas de concocter sa boisson tant désirée. Codou, exaspérée par l'attitude de son frère l'implore de venir aider la mère. Ce dernier, en signe de proteste, crache le noyau du fruit de baobab.

Quelques temps plus tard, en revenant du puits avec une jarre d'eau sur la tête, la mère se retrouve nez à nez avec un étranger. Surprise par l'apparition soudaine de cet homme, la mère perd l'équilibre. La jarre se casse et l'eau se met à ruisseler jusqu'à la graine du fruit de baobab.

Les saisons passent, l'hiver arrive et une pluie torrentielle s'abat sur le village. L'eau nourrit la graine qui finit par prendre racine. Deux ans plus tard, Fodé et Codou ont grandi. Le baobab aussi. C'est la saison sèche et Codou prépare le petit déjeuner comme à son habitude. Par

inadvertance, l'huile prend feu ce qui déclenche un incendie. Toutes les habitations du village sont détruites par les flammes, sauf le baobab qui fait figure de seul rescapé.

Le baobab se retrouve seul au milieu des cendres jusqu'à l'arrivée d'une famille : un père, une mère et trois enfants. Tandis que le père explore les alentours, la mère et les enfants attendent à l'ombre du baobab et le plus jeune des enfants en cherchant à s'accrocher au cou de sa mère, brise son collier d'ambre. Ainsi, elle ramasse les perles mais ne se rend pas compte qu'elle en oublie une. Au retour du père, la famille décide d'installer un campement autour de l'arbre. Le village reprend vie et les années passent. Les naissances et les décès rythment les saisons. Le père prend une deuxième épouse. Cette dernière tombe rapidement enceinte. L'enfant grandit et la mère décide de laisser jouer l'enfant seule sous le baobab. Il trouve la perle d'ambre qu'il s'enfonce dans l'oreille. La douleur est intense. Cette enfant est Ken.

« Histoire de Ken »

Le récit de la deuxième partie du roman commence avec le départ de Ken qui, grâce à une bourse d'étude, peut partir étudier en Belgique. Tout est nouveau pour elle : l'avion, le bruit des réacteurs, la climatisation. Son but : partir vers la « Terre Promise ». Ken se remémore les jours avant son départ et les moments passés avec son père déjà si malade. Cet homme aveugle la fascine. La mère, elle, l'énerve. Son désir d'exil est bien plus fort que son envie de rester chez elle. C'est ainsi que Ken se retrouve en Belgique, dans un univers différent où voitures, trains, immeubles, etc. se côtoient. Une fois arrivée au foyer d'accueil, Ken se sent perdue mais elle finit par s'endormir de fatigue.

Ken ne se sent pas à l'aise au centre pour jeunes filles catholiques et décide de s'en échapper en partant faire les magasins. À travers le shopping, Ken a le sentiment d'être plus européenne. En passant devant une vitrine de perruques, Ken décide de rentrer pour en essayer

quelques une. En les essayant, c'est l'horreur pour Ken qui prend conscience de sa couleur de peau. Elle se rend compte que les perruques qu'elles essaient sont pour les « Blanches ». À son retour au foyer, Ken est désespérée mais sa rencontre avec une Zaïroise lui donne espoir de pouvoir enfin s'intégrer à cet univers si différent de ce qu'elle s'imaginait. Quelques jours plus tard, elles aménagent ensemble.

C'est alors que dans l'immeuble où elle habite avec la Zaïroise, Ken fait la connaissance de Louis, un étudiant belge. Elle s'engage rapidement dans une relation amoureuse et tombe enceinte. Cette grossesse l'amène à faire face à l'avortement. Ainsi, elle se rend chez un docteur, qui, elle l'espère, pourra l'aider. Seulement, le docteur se montre raciste envers Ken. En effet, il estime qu'un homme blanc et une femme noire n'ont pas le droit de se mélanger. Ses déclarations assomment Ken, qui remet en question son séjour en Belgique et la place qu'elle a dans la société européenne. Louis ne comprend pas la décision de Ken et la demande en mariage. Mais Ken refuse et l'avortement se passe. La Zaïroise assiste à l'intervention mais Léonora, une italienne qui habite dans le même bâtiment, est celle qui reste à son chevet le temps de sa convalescence. Une amitié nouvelle naît entre les deux femmes.

Les jours passent. Arrive alors le moment où Ken fait la connaissance de Jean Wermer, un peintre, homme divorcé et père de trois enfants. Ken s'installe avec lui. Jean Wermer lui fait connaître les soirées mondaines où de nombreux artistes se retrouvent mais leur relation prend un chemin différent lorsque Jean Wermer annonce à Ken son homosexualité. Ken se retrouve à aller dans des boîtes homosexuels où elle rencontre Laure et où elle découvre l'univers de la drogue à travers une Argentine qui l'invite à dîner. Tandis que Ken s'assimile à sa nouvelle forme de vie, Jean Wermer rencontre François et tous les trois décident de vivre ensemble. Seulement, la relation se complique rapidement et Ken – poussée par Jean Wermer – décide de déménager.

Cette déception amène Ken à se souvenir de la mère et du père et à se demander pourquoi la mère l'a abandonnée sous le baobab.

Ken se trouve alors un studio. Les fins de mois étant difficiles, le gérant de l'immeuble lui propose des petits travaux dans l'immeuble : balayer les escaliers ou bien encore nettoyer le sauna. Cependant, pas une fois, elle ne fait le ménage. Gaëlle – masseuse au sauna – lui explique que si elle veut se faire plus d'argent, elle peut elle aussi masser les clients. Ken prend néanmoins conscience que les clients attendent bien plus. Heureusement pour Ken, elle fait la connaissance d'un GI américain et de Souleymane pendant sa période de masseuse. Ces deux hommes lui apportent du réconfort surtout au moment où elle apprend que son père est décédé.

À son retour du Sénégal, Ken apprend que Jean Wermer est atteint d'une hépatite virale. Ken reste à ses côtés jusqu'à ce qu'il se sente mieux. Quelques mois plus tard, Ken quitte le studio au-dessus du sauna pour s'installer rue de la Source. Elle y découvre le L.S.D et l'alcool. Elle déserte les bancs de la fac et voit sa bourse d'étude disparaître. Sa relation avec Jean Wermer s'estompe et Ken s'engage dans une relation homosexuelle avec une jeune Occidentale dont les parents sont racistes. À travers l'exploration de nombreux tabous, Ken découvre son corps et le pouvoir qui s'émane de sa couleur de peau. Son corps devient un laissez-passer qui lui permet de s'intégrer à la population blanche.

Cela la conduit chez les Denoël – Hélène et Paul – pour un court moment puisque Hélène va être prise d'une crise de jalousie envers Ken alors qu'elle passe du temps avec son époux à qui elle confie ses expériences avec la drogue. Et bien qu'entourée par de nombreuses personnes, Ken se sent seule, toujours à la recherche de la mère et d'un repère. Dans un moment de doute, Ken prend de l'acide. Cet épisode la conduit chez Laure, à qui elle avoue qu'elle ne peut plus se regarder dans le miroir à tel point sa couleur de peau la dégoûte. Sous l'effet de l'acide, Ken se

souvient de son entrée dans l'école française et réalise l'effet néfaste des colonisateurs sur sa personne et le rôle du baobab.

Se sentant descendre aux enfers, Ken quitte la rue de la Source et s'installe dans la rue où habite Laure – rue de la prostitution. Elle trouve un travail dans un club en tant que danseuse mais cela sera de courte durée car elle ne supporte pas l'idée d'être utilisée pour sa couleur de peau et l'exotisme qui s'en échappe. Alors qu'elle dîne avec deux Tunisiens et une Suissesse qu'elle rencontre dans le club où elle danse, un incident la pousse, elle et la Suissesse, à sortir pour prendre un verre à l'hôtel Hilton. Là-bas, la Suissesse la délaisse quelques minutes pour aller rendre visite à un ami. Ken patiente lorsqu'un homme l'accoste et lui demande de le suivre dans une chambre d'hôtel. Ken accepte et c'est à ce moment que Ken se prostitue pour la première fois. Le départ de l'homme la plonge dans une rétrospection profonde où elle se remémore son passé avec le départ de la mère, son ballottage constant d'une famille à l'autre, mais aussi le rôle de l'éducation coloniale et sa relation avec le baobab – métaphore qui revient sans cesse pour lui rappeler d'où elle vient.

Le suicide apparaît à Ken comme la solution à son mal-être. Elle appelle la Suissesse et décide de la retrouver dans un restaurant italien. Alors qu'elle l'attend, le patron lui présente un de ses amis : un homme avec un chien. La Suissesse n'arrivant pas, Ken commande à manger et à boire en compagnie de cet homme. Plus tard dans la soirée, elle le ramène chez elle. Ivre mort, l'homme s'écroule par terre. Le petit chien aboie encore et encore. Prise de panique et d'un moment de folie, Ken tire l'homme hors de son appartement, en le faisant glisser le long des escaliers pendant que le chien se sauve, toujours en aboyant. Ken remonte dans son appartement avec une idée en tête : mourir. Alors qu'elle s'apprête à passer à l'acte, elle se ressaisit. La douleur de la perle d'ambre lui permet de reprendre ses esprits et les larmes lui coulent le long du

visage. Il lui faut retourner dans son village, voir le baobab. Avec le soutien de Léonora et de Jean Wermer, Ken part pour le Sénégal. Elle se retrouve alors face au baobab. Il était mort.

2. Mes hommes à moi

Le roman Mes hommes à moi narre une suite d'histoires des habitués du bar de *Chez Max*. Assise au zinc du bar, la narratrice – Dior – observe un couple qui joue à la belote : Monsieur et Madame Jourdan. Puis, fixe du regard un homme assis au bar qui commande lui-aussi des petits verres : Monsieur Pierre. Il y a Max aussi, le propriétaire, un homme de grande taille, les cheveux noirs, tirés en arrière. Et bien-sûr l'homme à la veste de cuir. Tandis que les histoires s'entrelacent, Dior se remémore son enfance au Mbada et le moment où elle urine dans sa culotte devant ses camarades de classes. Le départ de ce village la dirige vers Ndangane où elle continue son éducation. Là-bas, elle va rencontrer de nombreux hommes avec qui elle va avoir des aventures. Amants après amants, elle va développer son désir sexuel mais ne va se donner sexuellement que tard dans son adolescence. Sa motivation première est de trouver un homme qui allie l'image du père et celle du frère.

Au milieu de cette chasse à l'homme, Dior débat de la place et du rôle de la mère dans la sa construction identitaire. La figure maternelle est centrale au roman puisqu'en faisant le choix de quitter le foyer familial, la mère détruit toute une structure nécessaire au bien-être d'un enfant. En abandonnant Dior, la mère perd alors le contrôle de sa fille qui trouve refuge dans l'école française. En s'exilant en France, Dior cherche à s'émanciper et à trouver une certaine liberté ce qu'elle fait en soulevant un grand nombre de sujets tabous comme la sexualité, les drogues et l'avortement.

VITA

Natacha Jeudy was born in Poitiers, France. After graduating from high school in 2005, she spent a year in Ireland where she discovered the beauty of English. She, then, decided to enter Université de Poitiers in 2007 to study the English language and culture. During the year 2008-2009, she was an exchange student at the University of Oregon in Eugene, Oregon and after completion of her year abroad she obtained in June 2009, her Licence de Lettres, Langues et Civilisations Étrangère, mention Anglais. She entered Graduate school, still at Université de Poitiers, where she majored in linguistics but then decided, in fall 2010, to enter the Department of French Studies at Louisiana State University to prepare a Master of Arts in French literature.